

Howl et autres poèmes

Allen Ginsberg

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

HOWL

et autres poèmes

Allen Ginsberg

Traduit par
Nicolas Richard



Allen Ginsberg a trente ans à peine lorsque paraît *Howl*, long cri de rage, d'amour, de désir et de détresse. Nous sommes en 1956, dans une Amérique encore corsetée par les valeurs puritaines, et ce texte incendiaire va attirer à son jeune auteur les foudres de la censure et de la justice ; mais il va aussi l'imposer du jour au lendemain comme l'un des plus grands poètes de son temps. Par sa puissance incantatoire, sa charge politique, son lyrisme jazz et son audace formelle, *Howl* donne le coup d'envoi d'une véritable révolution littéraire qui va accompagner les grands bouleversements des années 1960.

Près de sept décennies plus tard, ce poème halluciné n'a rien perdu de sa force, bien au contraire, et cette nouvelle traduction française en fait entendre à merveille tous les accords convulsifs, la beauté mêlée à la fange, l'amour à la violence, le sublime au chaos. Hymne de toute une génération, *Howl* s'inscrit ainsi définitivement dans l'histoire de la littérature comme une œuvre intemporelle, dont la lecture est à chaque fois un choc et une redécouverte éblouissante.

Allen Ginsberg est né le 3 juin 1926 à Newark, dans le New Jersey. Figure de proue de la Beat Generation et de la contre-culture américaine à partir des années 1950, il a révolutionné la poésie de son temps tout en reprenant le flambeau visionnaire de William Blake, de T.S. Eliot et de Walt Whitman. Son œuvre, lyrique, crue et prophétique, traitant ouvertement de sexe et de drogue, dénonçant une Amérique gangrénée par la violence sociale, la guerre et les valeurs capitalistes, fait scandale – et lui vaut de devenir bientôt un écrivain « culte », dont l'importance, l'influence et la popularité ne se sont jamais démenties. Allen Ginsberg est décédé le 5 avril 1997 à New York.

Nouvelle traduction de Nicolas Richard.

« Ginsberg est à la fois tragique et dynamique. Un génie lyrique. Sans doute la voix qui a le plus influencé la poésie en Amérique depuis Whitman. »
Bob Dylan

DU MÊME AUTEUR
CHEZ CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

POÈMES
COSMOPOLITAN GREETINGS
LINCEUL BLANC
PLANET NEWS
REALITY SANDWICHES
JOURNAL 1952-1962
JOURNAUX INDIENS
KADDISH

DU MÊME AUTEUR
DANS LA COLLECTION « TITRES »

JOURNAL 1952-1962
JOURNAUX INDIENS

TABLE DES MATIÈRES

Howl et autres poèmes

Introduction

Dédicace

Howl

Note de bas de page à Howl

Un supermarché en Californie

Transcription de musique d'orgue

Soutra tournesol

Amérique

À la consigne Greyhound

Psaume III

Poèmes de jeunesse

Un asphodèle

L'automobile verte

Chant

Orphelin sauvage

À l'arrière du réel

Annexes

Pour présenter de nouveau Carl Solomon

Notes écrites quand « Howl » a fini par être gravé sur disque

Postface

Retraduire « Howl »

Howl and Other Poems

Howl

Footnote to Howl

A Supermarket in California

Transcription of Organ Music

Sunflower Sutra

America

In the Baggage Room at Greyhound

Psalm III

Earlier Poems

An Asphodel

The Green Automobile

Song

Wild Orphan

In Back of the Real

**ALLEN
GINSBERG**

**HOWL
et autres poèmes**

**TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR NICOLAS RICHARD**

ÉDITION BILINGUE

www.bourgoisediteur.fr

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

Introduction

Quand il était plus jeune, et que j'étais plus jeune, je connaissais Allen Ginsberg, un jeune poète qui vivait à Paterson, dans le New Jersey, où – fils d'un poète de renom – il était né et avait grandi. Il était d'une constitution frêle et mentalement ébranlé par les conditions de vie auxquelles il avait été confronté à New York et aux alentours, dans les années qui suivirent la Première Guerre mondiale. Il était toujours sur le point de « partir », peu importait où apparemment ; il m'inquiétait, je ne pensais pas qu'il pouvait devenir adulte et écrire un recueil de poèmes. Sa capacité à survivre, à voyager et à continuer d'écrire m'étonnait. Qu'il ait réussi à faire progresser son art et à le perfectionner n'est pas moins surprenant pour moi.

Et le voici qui surgit, quinze ou vingt ans plus tard, avec un poème impressionnant. De toute évidence, il a littéralement traversé l'enfer. En chemin il a rencontré un homme du nom de Carl Solomon avec qui il a partagé, en passant entre les crocs et les excréments de cette vie, quelque chose qui ne peut être décrit qu'avec les mots employés par lui pour le décrire. C'est un hurlement de défaite. Sauf que ce n'est pas du tout une défaite, car il l'a vécue comme une expérience ordinaire, une expérience banale. Chacun dans cette vie connaît la défaite, mais un homme, s'il en est vraiment un, n'est pas vaincu.

C'est Allen Ginsberg le poète qui a traversé, dans sa propre chair, les expériences horribles relatées sur le vif dans ces pages. L'étonnant n'est pas qu'il ait survécu mais que, du plus profond de lui-même, il ait pu, lui, trouver un compagnon à aimer, d'un amour qu'il célèbre dans ces poèmes sans détourner le regard. On peut en penser ce qu'on veut, mais il nous donne la preuve que, en dépit des expériences les

plus dégradantes que l'existence propose à l'homme, l'esprit de l'amour survit pour ennoblir nos vies pour peu que nous ayons l'énergie, le courage, la foi – et l'art ! – de persévérer.

C'est la foi et l'art de la poésie qui ont mené cet homme, main dans la main, d'un charnier semblable en tous points à celui des juifs lors de la dernière guerre jusqu'à son Golgotha. Mais ce dans notre propre pays, dans notre environnement le plus cher à notre cœur. Nous sommes aveugles et vivons nos vies aveugles dans l'aveuglement. Les poètes, eux, sont damnés mais ne sont pas aveugles, ils voient avec les yeux des anges. Ce poète perce à jour et voit autour de lui les horreurs qu'il partage dans les détails les plus intimes de son poème. Il n'élude rien mais veut au contraire faire cette expérience jusqu'au bout. Il l'englobe tout entière. La proclame sienne – et, à notre avis, il en rit et il a le temps et l'audace d'aimer le compagnon de son choix et de raconter cet amour dans un poème bien fait.

Relevez vos jupes, Mesdames, nous traversons l'enfer.

William Carlos Williams

Dédicace

À –

Jack Kerouac, nouveau Bouddha de la prose américaine, qui a insufflé l'intelligence à onze livres écrits en cinq ans (1951-1956) – *Sur la route*, *Visions de Cody*, *Docteur Sax*, *Springtime Mary*, *Les Souterrains*, *San Francisco Blues*, *Dharma*, *Le Livre des rêves*, *Réveille-toi*, *Mexico City Blues* et *Visions de Gérard* –, créant une prosodie bop spontanée et une littérature classique originale. Plusieurs tournures de *Howl* ainsi que le titre lui sont empruntés.

William Seward Burroughs, auteur du *Festin nu*, un roman infini qui rendra tout le monde dingue.

Neal Cassady, auteur de *Première jeunesse*, une autobiographie (1949) qui a illuminé Bouddha.

Tous ces livres sont publiés aux Cieux.

Howl

pour
Carl Solomon

I

J'ai vu les plus grands esprits de ma génération détruits par la folie,
affamés hystériques nus,
se traînant à l'aube dans les quartiers noirs en quête d'un furieux
shoot,
initiés à gueules d'anges brûlant pour l'antique lien céleste avec la
dynamo étoilée dans la machinerie de nuit,
qui pauvreté et haillons et les yeux caves et envapés veillaient fumant
dans l'obscurité surnaturelle d'appartements à l'eau froide flottant
au-dessus des cimes des villes contemplant le jazz,
qui dénudaient leur cervelle au Ciel sous le métro aérien et voyaient
des anges mahométans titubant sur les toits de taudis illuminés,
qui traversaient les universités les yeux radieux cool hallucinant
Arkansas et tragédie lumière-Blake parmi les savants de guerre,
qui se faisaient expulser des académies pour folie & publication d'odes
obscènes sur les vitres du crâne,
qui se tapissaient dans des chambres pas rasées en sous-vêtements,
brûlant leur argent dans des corbeilles et écoutant la Terreur à
travers le mur,
qui se faisaient choper avec leurs barbes pubiennes rentrant à New
York par Laredo avec une ceinture de marijuana,

qui mangeaient du feu dans des hôtels à peinture ou buvaient de la
térébenthine à Paradise Alley, la mort, ou se purgatoriaient le torse
nuit après nuit
à coups de rêves, drogues, cauchemars éveillés, alcool et bite et
couilles à l'infini,
incomparables rues aveugles de nuage frémissant et foudre dans
l'esprit sautant vers les pôles du Canada & de Paterson, illuminant
tout le monde immobile du Temps interstice,
Solidités peyotl des couloirs, aubes cimetières arbres verts d'arrière-
cour, ivresse au vin par-dessus les toits, quartiers à devantures
virée fumeurs de thé néon feu de circulation clignotant, vibrations
soleil et lune et arbres dans les rugissants crépuscules d'hiver de
Brooklyn, râles poubelle métal et douce royale lumière d'esprit,
qui s'enchaînaient à des métros pour le trajet sans fin de Battery au
saint Bronx sous benzédrine jusqu'à ce que le bruit des roues et des
enfants les fassent redescendre frémissants bouche rongée et
meurtrie cerveau morne tous vidés d'éclat dans la terne lumière du
Zoo,
qui sombraient toute la nuit dans la lumière sous-marine du Bickford's
et passaient l'après-midi bière éventée à flotter vaseux au Fugazzi's
désert, à écouter le fracas d'apocalypse sur le jukebox à hydrogène,
qui parlaient en continu soixante-dix heures durant de parc en turne
en bar à Bellevue au musée au pont de Brooklyn,
bataillon perdu de causeurs platoniques sautant au bas des perrons
des escaliers de secours des rebords de fenêtres de l'Empire State
hors de la lune,
blablablablatant criant vomissant chuchotant faits et souvenirs et
anecdotes et plein-les-yeux et chocs d'hôpitaux et de prisons et de
guerres,
intellects tout entiers dégorgés en remémoration totale pendant sept
jours et sept nuits les yeux brillants, chair à Synagogue jetée sur la
chaussée,
qui se volatilisaient dans le New Jersey nulle part Zen laissant une
traînée de cartes postales ambiguës d'Atlantic City Hall,
souffrant de suées orientales et de broyages d'os tangérois et de
migraines de Chine en état de manque dans meublé morne de
Newark,
qui erraient tournaient en rond à minuit dans le dépôt ferroviaire se

demandant où aller, et s'en allaient, ne laissant nul cœur brisé,
qui allumaient des cigarettes dans des wagons wagons wagons de
marchandises boucan à travers neige vers fermes isolées dans nuit
des grands-pères,
qui étudiaient Plotin Poe Saint Jean de la Croix la télépathie et la
cabale bop parce que le cosmos instinctivement vibrait à leurs
pieds au Kansas,
qui la jouaient solo dans les rues de l'Idaho en quête d'anges indiens
visionnaires qui étaient des anges indiens visionnaires,
qui se croyaient seulement fous quand Baltimore chatoyait en extase
surnaturelle,
qui sautaient dans des limousines avec le Chinois de l'Oklahoma
poussés par pluie d'hiver lampadaire minuit petite ville,
qui traînaient affamés et solitaires dans Houston en quête de jazz ou
de baise ou de soupe, et suivaient l'Espagnol brillant pour discuter
Amérique et Éternité, tâche impossible, et donc embarquaient pour
l'Afrique,
qui disparaissaient dans les volcans du Mexique ne laissant derrière
eux qu'une ombre de salopette et la lave et les cendres de poésie
dispersées dans fournaise Chicago,
qui réapparaissaient sur la côte Ouest enquêtant sur le FBI en barbe et
short avec de grands yeux pacifistes sexy dans leur peau foncée
proposant d'incompréhensibles tracts,
qui se faisaient des trous de cigarettes dans les bras manifestant contre
la brume tabac narcotique du Capitalisme,
qui distribuaient des brochures supercommunistes sur Union Square
pleurant et se déshabillant tandis que les sirènes ululantes de Los
Alamos les faisaient taire et descendaient en ululant sur Wall
Street, et le ferry de Staten Island lui aussi ululait,
qui fondaient en larmes dans des gymnases blancs nus et tremblants
devant la machinerie d'autres squelettes,
qui mordaient des policiers au cou et criaient de plaisir dans les
voitures de police pour n'avoir commis d'autre crime que leur
propre pédérastie farouche mijotée et ivresse,
qui hurlaient à genoux dans le métro et qu'on faisait descendre du toit
agitant parties intimes et manuscrits,
qui se laissaient enculer par d'angéliques motards, et braillaient de
joie,

qui suçaient et se faisaient sucer par ces séraphins humains, les
marins, caresses d'amour atlantique et caribéen,
qui baisaient le matin les soirs dans des roseraies et l'herbe de parcs
publics et des cimetières dispersant leur semence librement à
jouisse qui peut,
qui hoquetaient sans fin essayant de glousser mais se retrouvaient pris
d'un sanglot derrière une cloison dans un bain turc quand l'ange
blond & nu venait les percer avec une épée,
qui se faisaient prendre leurs mignons par les trois vieilles mégères du
destin la mégère borgne du dollar hétérosexuel la mégère borgne
qui cligne de l'œil en sortant de la matrice et la mégère borgne qui
ne fait que rester assise sur son cul et couper le fil d'or de
l'intellect sur le métier du tisserand,
qui copulaient extasiés et insatiables avec une bouteille de bière un
petit amour un paquet de cigarettes une bougie et tombaient du lit,
et continuaient par terre et dans le couloir et finissaient évanouis
contre le mur avec une vision de con ultime et de foutre échappant
à la dernière giclée de conscience,
qui amadouaient la chatte de millions de filles tremblantes au soleil
couchant, les yeux rouges au matin mais disposés à amadouer la
chatte du soleil levant, fesses exhibées sous des granges et nues
dans le lac,
qui portaient courir la gueuse à travers le Colorado dans myriade de
voitures de nuit volées, N.C., héros secret de ces poèmes, queutard
et Adonis de Denver — joie au souvenir de ses innombrables baisés
de filles dans des terrains vagues & arrière-cours de snacks,
rangées branlantes de cinémas, au sommet des montagnes dans des
grottes ou avec serveuses hâves sur bord de route familial relevés
de jupons solitaires & surtout solipsismes secrets de chiottes de
stations-service, & ruelles de ville natale aussi,
qui disparaissaient en fondu dans de vastes films sordides, se faisaient
muter en rêves, éveillés par un soudain Manhattan et se
ressaisissant sortaient de sous-sols gueule de bois au Tokay sans
cœur et horreurs de songes en fer Troisième Avenue &
trébuchaient jusqu'aux agences pour l'emploi,
qui marchaient toute la nuit les chaussures pleines de sang sur les
quais congères attendant qu'une porte dans l'East River s'ouvre sur
une pièce pleine de chaleur vapeur et d'opium

qui créaient de grands drames suicidaires sur les appartements falaises
bordant l'Hudson sous le projecteur bleu temps de guerre de la
lune & leurs têtes seront couronnées de laurier dans l'oubli,
qui mangeaient le ragoût d'agneau de l'imagination ou digéraient le
crabe dans le fond boueux des rivières du Bowery,
qui pleuraient à la romance des rues avec leurs charrettes pleines
d'oignons et de mauvaise musique,
qui restaient assis dans des caisses respirant dans l'obscurité sous le
pont, et se levaient pour construire des clavecins dans leurs
mansardes,
qui toussaient au cinquième étage de Harlem couronnés de flammes
sous le ciel tuberculeux entourés de cageots oranges de théologie,
qui griffonnaient toute la nuit se balançant sur de nobles incantations
qui dans le matin jaune étaient des strophes de charabia,
qui cuisinaient des animaux pourris mou cœur pieds queue bortsch &
tortillas rêvant du pur règne légume,
qui se plongeaient sous des camions à viande à la recherche d'un œuf,
qui jetaient leurs montres du toit pour donner leur vote à l'Éternité
hors du Temps, & des réveille-matin leur tombaient sur la tête
chaque jour de la décennie suivante,
qui se tailladaient les poignets trois fois successivement sans succès,
renonçaient et étaient obligés d'ouvrir des boutiques d'antiquités
où ils pensaient vieillir et pleuraient,
qui se faisaient brûler vif dans leur innocent costume de flanelle sur
Madison Avenue parmi le fracas de couplets plombés & le boucan
bourré des régiments de fer de la mode & les piailllements
nitroglycérine des tapettes de la publicité & le gaz moutarde de
sinistres éditeurs intelligents, ou se faisaient renverser par les taxis
ivres de la Réalité Absolue,
qui sautaient du pont de Brooklyn ça c'est vraiment arrivé et s'en
sortaient indemnes inconnus et oubliés s'enfonçaient à pied dans la
stupeur spectrale de Chinatown ruelles à soupe & camions de
pompiers, pas même une bière gratuite,
qui chantaient de désespoir à leurs fenêtres, tombaient par la fenêtre
du métro, se jetaient dans la crasseuse Passaic, sautaient sur des
Noirs, pleuraient partout dans la rue, dansaient pieds nus sur des
verres à vin brisés fracassaient des disques phono de jazz allemand
nostalgiques des années 1930 européennes finissaient le whisky et

vomissaient gémissant dans les toilettes en sang, lamentations
plein leurs oreilles et le fracas de colossaux sifflets à vapeur,
qui fonçaient sur les grand-routes du passé chacun voyageant vers la
surveillance solitude-de-prison Golgotha-surgonflé de l'autre ou
incarnation jazz Birmingham,
qui traversaient le pays soixante-douze heures au volant pour savoir si
j'avais une vision ou si tu avais une vision ou s'il avait une vision
pour découvrir l'Éternité,
qui voyageaient jusqu'à Denver, qui mouraient à Denver, qui
revenaient à Denver & attendaient en vain, qui veillaient sur
Denver & ruminaient solitaires à Denver et finissaient par s'en aller
pour découvrir le Temps, & maintenant Denver pleure ses héros,
qui tombaient à genoux dans des cathédrales sans espoir priant
chacun pour le salut de l'autre et la lumière et la poitrine, jusqu'à
ce que l'âme illumine ses cheveux un instant,
qui se fracassaient l'esprit en prison attendant d'impossibles criminels
à tête dorée et le charme de la réalité dans leurs cœurs qui
chantaient le doux blues à Alcatraz,
qui se retiraient au Mexique pour cultiver une accoutumance, ou à
Rocky Mount pour servir Bouddha ou à Tanger pour les garçons ou
à la Southern Pacific pour la locomotive noire ou à Harvard pour
Narcisse à Woodlawn pour l'enfilade ou la tombe,
qui exigeaient un procès en santé mentale accusant la radio
d'hypnotisme & se retrouvaient avec leur insanité & leurs mains &
un jury indécis,
qui jetaient de la salade de pommes de terre aux conférenciers sur le
dadaïsme du CNNY et ultérieurement se présentaient sur les
marches de granite de la maison de fous crâne rasé et paroles
d'arlequins suicidaires, exigeant la lobotomie immédiate,
et qui recevaient à la place le vide concret de l'insuline Metrazol
électricité hydrothérapie psychothérapie pingpong & amnésie,
qui pour protester sans ironie renversaient juste une table de
pingpong symbolique, se reposant brièvement en catatonie,
revenant des années plus tard chauves pour de bon hormis une
perruque de sang, et des larmes et des doigts, à la ruine visible du
fou des asiles des villes de fous de l'Est,
couloirs fétides de Pilgrim State de Rockland et de Greystone, se
chamaillant avec les échos de l'âme, se balançant à minuit banc-

de-solitude dans les royaumes-dolmen de l'amour, rêve de vie un
cauchemar, corps pétrifiés lourds comme la lune,
avec mère finalement *****, et le dernier livre fantastique flanqué
par la fenêtre du taudis, et la dernière porte fermée à 4 heures du
matin et le dernier téléphone balancé au mur en guise de réponse
et le dernier meublé vidé jusqu'au dernier meuble mental, une rose
en papier jaune entortillée à un cintre en fer dans l'armoire, et
même ça imaginaire, rien qu'un petit bout prometteur
d'hallucination —
ah, Carl, tant que tu n'es pas en sûreté je ne suis pas en sûreté, et
maintenant tu es vraiment dans la soupe animale totale du temps
—
et qui donc couraient dans les rues glaciales obsédés par un éclair
soudain de l'alchimie de l'usage de l'ellipse catalogue mesure
variable et plan vibratoire,
qui rêvaient et incarnaient des brèches dans le Temps & l'Espace par
des images juxtaposées, et piégeaient l'archange de l'âme entre 2
images visuelles et reliaient les verbes élémentaires et mettaient
ensemble le nom et le tiret de la conscience sautant avec sensation
de Pater Omnipotens Aeterne Deus
pour recréer les syntaxe et mesure de la pauvre prose humaine et se
tenir devant toi sans voix et intelligent et tremblant de honte,
rejeté et pourtant confessant l'âme pour se conformer au rythme
de la pensée dans sa tête nue et infinie,
le clochard fou et l'ange battaient le Temps, inconnus, mais inscrivant
ici ce qu'il reste peut-être à dire au temps d'après la mort,
et s'élevaient réincarnés dans les habits spectraux du jazz dans
l'ombre trompette dorée de l'orchestre et soufflaient la souffrance
de l'esprit nu de l'amour de l'Amérique en un cri saxophone eli eli
lamma lamma sabachthani qui faisait frémir les villes jusqu'à la
dernière radio
avec le cœur absolu du poème de la vie découpé dans leur propre
corps encore bon à manger mille ans.

Quel sphinx de ciment et d'aluminium leur fendit le crâne et goba
leurs cervelles et imagination ?

Moloch ! Solitude ! Crasse ! Laideur ! Poubelles et inaccessibles
dollars ! Enfants criant sous les escaliers ! Garçons sanglotant dans
les armées ! Vieillards pleurant dans les parcs !

Moloch ! Moloch ! Cauchemar de Moloch ! Moloch le sans-amour !
Moloch mental ! Moloch le pesant jugeur d'hommes !

Moloch la prison incompréhensible ! Moloch la geôle sans âme croix
d'os et Congrès de chagrins ! Moloch dont les bâtiments sont
jugement ! Moloch la vaste pierre de guerre ! Moloch les
gouvernements stupéfaits !

Moloch dont l'esprit est pure machinerie ! Moloch dont le sang est
argent courant ! Moloch dont les doigts sont dix armées ! Moloch
dont la poitrine est une dynamo cannibale ! Moloch dont l'oreille
est un tombeau fumant !

Moloch dont les yeux sont mille fenêtres aveugles ! Moloch dont les
gratte-ciel se dressent dans les rues longues comme d'infinis
Jéhovah ! Moloch dont les usines rêvent et croassent dans la
brume ! Moloch dont les cheminées et les antennes couronnent les
villes !

Moloch dont l'amour est pétrole et pierre infinis ! Moloch dont l'âme
est électricité et banques ! Moloch dont la pauvreté est le spectre
du génie ! Moloch dont le destin est un nuage d'hydrogène sans
sexe ! Moloch dont le nom est l'Esprit !

Moloch en qui je suis assis solitaire ! Moloch en qui je rêve d'Ange !
Fou dans Moloch ! Suceur de bites dans Moloch ! Amour manque
et sans homme dans Moloch !

Moloch qui est entré tôt dans mon âme ! Moloch en qui je suis une
conscience sans corps ! Moloch qui m'a effrayé et m'a fait fuir de
mon extase naturelle ! Moloch que j'abandonne ! Réveil dans
Moloch ! Lumière ruisselant du ciel !

Moloch ! Moloch ! Appartements robots ! faubourgs invisibles !
trésoreries de squelettes ! capitales aveugles ! industries
démoniaques ! nations spectrales ! maisons de fous invincibles !
queues de granite ! bombes monstrueuses !

Ils se sont cassé le dos en soulevant Moloch au Ciel ! Chaussées,
arbres, radios, des tonnes ! soulevant la ville au Ciel qui existe et
est partout autour de nous !

Visions ! augures ! hallucinations ! miracles ! extases ! charriés par le
fleuve américain !

Rêves ! adorations ! illuminations ! religions ! toute la cargaison de
sensiblerie à la con !

Percées ! au-dessus du fleuve ! retournements et crucifixions !
emportés par la crue ! Envolées ! Épiphanies ! Désespoirs ! Dix ans
de cris d'animaux et de suicides ! Esprits ! Nouveaux amours !
Génération folle ! échouée sur les rochers du Temps !

Vrai rire sacré dans le fleuve ! Ils ont tout vu ! les yeux hagards ! les
cris sacrés ! Ils ont dit adieu ! Ils ont sauté du toit ! vers la solitude
! saluant de la main ! portant des fleurs ! Descente jusqu'au
fleuve ! dans la rue !

III

Carl Solomon ! Je suis avec toi à Rockland
où tu es plus fou que moi

Je suis avec toi à Rockland
où tu dois te sentir très bizarre

Je suis avec toi à Rockland
où tu imites l'ombre de ma mère

Je suis avec toi à Rockland
où tu as assassiné tes douze secrétaires

Je suis avec toi à Rockland
où tu ris à cet humour invisible

Je suis avec toi à Rockland
où nous sommes de grands écrivains sur la même affreuse
machine à écrire

Je suis avec toi à Rockland
où ton état s'est aggravé et on en parle à la radio

Je suis avec toi à Rockland
où les facultés du crâne n'admettent plus les asticots des sens

Je suis avec toi à Rockland
où tu bois le thé à la poitrine des vieilles filles d'Utica

Je suis avec toi à Rockland
où tu blagues sur le corps de tes infirmières les harpies du Bronx

Je suis avec toi à Rockland
où tu hurles en camisole que tu es en train de perdre la partie du
véritable pingpong de l'abîme

Je suis avec toi à Rockland
où tu cognes sur le piano catatonique l'âme est innocente et
immortelle elle ne devrait jamais mourir impie dans une maison
de fous en armes

Je suis avec toi à Rockland
où cinquante chocs de plus ne ramèneront jamais ton âme dans
ton corps de son pèlerinage à une croix dans le vide

Je suis avec toi à Rockland
où tu accuses tes médecins de folie et ourdis la révolution
socialiste hébraïque contre le Golgotha national fasciste

Je suis avec toi à Rockland
où tu fendras les cieux de Long Island et feras renaître ton Jésus
humain vivant du tombeau surhumain

Je suis avec toi à Rockland
où vingtcinq mille camarades fous tous ensemble chantent les
ultimes couplets de l'Internationale

Je suis avec toi à Rockland
où nous étreignons et embrassons les États-Unis sous nos draps
les États-Unis qui toussent toute la nuit et nous empêchent de
dormir

Je suis avec toi à Rockland
où nous sortons du coma électrisés par les avions de nos propres
âmes vrombissant au-dessus du toit ils viennent lâcher des
bombes angéliques l'hôpital s'illumine des murs imaginaires
s'effondrent Ô maigres légions sortez fuyez Ô choc de
miséricorde de la bannière aux étoiles l'éternelle guerre est là
Ô victoire oublie tes sous-vêtements nous sommes libres

Je suis avec toi à Rockland
dans mes rêves tu marches dégoulinant après un voyage en mer
sur la grand-route à travers l'Amérique en larmes jusqu'à la porte
de mon cottage dans la nuit occidentale

San Francisco, 1955-1956

Note de bas de page à Howl

Sacré ! Sacré ! Sacré ! Sacré ! Sacré ! Sacré ! Sacré ! Sacré ! Sacré !
Sacré ! Sacré ! Sacré ! Sacré ! Sacré ! Sacré !
Le monde est sacré ! L'âme est sacrée ! La peau est sacrée ! Le nez est
sacré ! La langue et la queue et la main et le trou du cul sacrés !
Tout est sacré ! tout le monde est sacré ! partout est sacré ! chaque
jour est dans l'éternité ! Tout homme est un ange !
Le clochard est aussi sacré que le séraphin ! le fou est sacré comme toi
mon âme est sacrée !
La machine à écrire est sacrée le poème est sacré la voix est sacrée les
auditeurs sont sacrés l'extase est sacrée !
Sacré Peter sacré Allen sacré Solomon sacré Lucien sacré Kerouac
sacré Huncke sacré Burroughs sacré Cassady sacrés les mendiants
maudits inconnus et souffrants sacrés les anges humains hideux !
Sacrée ma mère à l'asile psychiatrique ! Sacrées les queues des grands-
pères du Kansas !
Sacré le saxophone gémissant ! Sacrée l'apocalypse bop ! Sacrés les
jazz-bands marijuana initiés paix peyotl pipes & batterie !
Sacrées les solitudes des gratte-ciel et des chaussées ! Sacrées les
cafétérias pleines à millions ! Sacrées les mystérieuses rivières de
larmes sous les rues !
Sacré le mastodonte solitaire ! Sacré le vaste agneau de la classe
moyenne ! Sacrés les bergers fous de la rébellion ! Qui pige Los
Angeles EST Los Angeles !
Sacré New York Sacré San Francisco Sacrés Peoria & Seattle Sacré
Paris Sacré Tanger Sacré Moscou Sacré Istanbul !
Sacré le temps dans l'éternité sacrée l'éternité dans le temps sacrées
les horloges dans l'espace sacrée la quatrième dimension sacrée la

cinquième Internationale sacré l'Ange dans Moloch !
Sacrée la mer sacré le désert sacrée la voie ferrée sacrée la locomotive
sacrées les visions sacrées les hallucinations sacrés les miracles
sacré le globe oculaire sacré l'abîme !
Sacré le pardon ! la pitié ! la charité ! la foi ! Sacrés ! À nous ! corps !
souffrance ! magnanimité !
Sacrée la bonté de l'âme intelligente surnaturelle extra brillante !

Berkeley, 1955

Un supermarché en Californie

Quelles pensées j'ai de toi ce soir, Walt Whitman, car je suis allé par les ruelles sous les arbres avec un mal de tête absorbé en moi-même regardant la pleine lune.

Dans ma lassitude affamée, et à l'affût d'images, je suis entré dans le supermarché des fruits néon, rêvant de tes énumérations !

Quelles pêches et quelles pénombres ! Des familles entières faisant leurs emplettes de nuit ! Allées pleines de maris ! Épouses aux avocats, bébés dans les tomates ! — et toi, Garcia Lorca, que faisais-tu là-bas près des pastèques ?

Je t'ai vu, Walt Whitman, sans enfant, vieux cochon solitaire, farfouillant parmi les viandes du réfrigérateur et reluquant les garçons épiciers.

Je t'ai entendu leur poser des questions à chacun : Qui a tué les côtelettes de porc ? Combien les bananes ? Es-tu mon Ange ?

J'ai erré du côté des éclatantes boîtes de conserve entassées te suivant, et suivi dans mon imagination par le vigile du magasin.

Nous avons arpenté ensemble les travées dégagées dans notre fantaisie solitaire goûtant les artichauts, possédant toutes les délices congelées, sans jamais passer à la caisse.

Où allons-nous, Walt Whitman ? Les portes ferment dans une heure. De quel côté pointe ta barbe ce soir ?

(Je touche ton livre et rêve de notre odyssée dans le supermarché et me sens absurde.)

Marcherons-nous toute la nuit par les rues solitaires ? Les arbres ajoutent de l'ombre à l'ombre, lumières éteintes dans les maisons,

nous serons tous deux seuls.

Flânerons-nous jusqu'à la maison rêvant de l'Amérique perdue de l'amour passant devant des automobiles bleues aux entrées des garages, jusqu'à notre cottage silencieux ?

Ah, cher père, barbe-grise, vieux professeur-courage solitaire, quelle Amérique avais-tu quand Charon cessa de faire avancer son bac de sa perche et que tu descendis sur une berge fumante et restas à regarder le bateau disparaître sur les eaux noires du Léthé ?

Berkeley, 1955

Transcription de musique d'orgue

La fleur dans le bocal à cacahuètes auparavant dans la cuisine s'est
tordue pour se placer dans la lumière,
la porte du placard ouverte, car je m'en étais servi avant, elle est
gentiment restée ouverte m'attendant, moi, son propriétaire.

J'ai commencé à sentir ma douleur sur la paillasse au sol, en écoutant
de la musique, ma douleur, c'est pour ça que je veux chanter.
La pièce s'est refermée sur moi, j'attendais la présence du Créateur,
j'ai vu mes murs et plafond peints en gris, ils contenaient ma
chambre, ils me contenaient moi
comme le ciel contenait mon jardin,
j'ai ouvert ma porte

La vigne vierge grimpait au montant du cottage, les feuilles dans la
nuit encore là où le jour les avait placées, les têtes animales des fleurs
là où elles s'étaient levées
pour penser au soleil

Puis-je ramener les mots ? La pensée de la transcription
embrumera-t-elle mon œil mental ouvert ?

La douce quête de croissance, le gracieux désir d'exister des fleurs,
ma presque extase d'exister parmi elles

Le privilège d'être le témoin de mon existence — toi aussi il te faut
chercher le soleil...

Mes livres empilés devant moi pour mon usage
attendant dans l'espace où je les ai placés, ils n'ont pas disparu, le

temps a laissé ses vestiges et ses qualités pour que j'en fasse usage — mes mots empilés, mes manuscrits, mes amours.

J'ai eu un moment de clarté, ai vu le sentiment au cœur des choses, suis sorti dans le jardin en pleurant.

Vu les rouges floraisons dans la lumière de nuit, soleil disparu, elles avaient toutes poussé, en un instant, et attendaient figées dans le temps que le soleil du jour vienne et leur donne...

Des fleurs que comme dans un rêve au coucher du soleil j'ai arrosées fidèlement ne sachant combien je les aimais.

Je suis si solitaire dans ma gloire — à part elles aussi là-bas — j'ai levé les yeux — ces buissons rouges fleuris me faisaient signe et regardaient à la fenêtre attendant dans un amour aveugle, leurs feuilles aussi ont de l'espoir et sont retournées dessus à plat vers le ciel pour recevoir — toute création ouverte pour recevoir — la plate terre elle-même.

La musique descend, comme le fait la grande tige courbée de la lourde floraison, car elle est obligée, pour rester en vie, pour continuer jusqu'à la dernière goutte de joie.

Le monde sait l'amour qu'il y a dans sa poitrine comme dans la fleur, le monde solitaire souffrant.

Le Père est miséricordieux.

La douille électrique est sommairement attachée au plafond, après que la maison a été construite pour recevoir une prise qui entre dedans correctement, et sert à mon électrophone pour l'instant...

La porte du placard est ouverte pour moi, comme je l'ai laissée, depuis que je l'ai laissée ouverte, elle est gracieusement restée ouverte.

La cuisine n'a pas de porte, le trou qu'il y a là me laissera passer, si je souhaite entrer dans la cuisine.

Je me souviens de la première fois que j'ai baisé, H.P. m'a gracieusement dépucelé, j'étais assis sur les quais de Provincetown, 23 ans, joyeux, élevé en espoir avec le Père, la porte de la matrice était ouverte pour me laisser passer, si je souhaitais entrer.

Il y a des prises électriques inutilisées dans toute ma maison si

jamais j'en ai besoin.

La fenêtre de la cuisine est ouverte, pour laisser passer l'air...

Le téléphone — triste à dire — est posé par terre — je n'ai pas les moyens de le faire brancher —

Je veux que les gens s'inclinent en me voyant et disent il est doué de poésie, il a vu la présence du Créateur.

Et le Créateur m'a injecté de sa présence pour exaucer mon souhait, afin de ne pas me léser de mon désir ardent de lui.

Berkeley, 1955

Soutra tournesol

Je marchais sur les berges du quai boîtes de conserve bananes et me suis assis dans l'ombre immense d'une locomotive de la Southern Pacific pour regarder le coucher de soleil au-dessus des collines à bicoques et pleurer.

Jack Kerouac était assis à côté de moi sur un poteau pété en fer rouillé, compagnon, nous avions les mêmes pensées sur l'âme, mornes et cafardeux et l'œil triste, entourés par les racines d'acier noueuses des arbres de machinerie.

L'eau huileuse sur le fleuve reflétait le ciel rouge, soleil sombrant à la cime des ultimes pics de Frisco, pas de poisson dans ce cours d'eau, pas d'ermite dans ces monts, rien que nous deux l'œil chassieux et gueule de bois comme de vieux clochards sur la rive, fatigués et rusés.

Regarde le Tournesol, a-t-il dit, une ombre grise morte se découpait dans le ciel, grande comme un homme, posée à sec sur le dessus d'un tas de vieille sciure —

— je me suis précipité enchanté — c'était mon premier tournesol, souvenirs de Blake — mes visions — Harlem

et des Enfers des fleuves de l'Est, bruits de ferraille des ponts Joes Greasy Sandwiches, landaus morts, pneus noirs lisses oubliés et non rechapés, le poème de la berge, capotes & pots, couteaux acier, rien d'inoxydable, juste la fange humide et les artefacts acérés passant vers le passé —

et le Tournesol gris en équilibre sur fond de coucher de soleil, craquelé morne et poussiéreux de suie et de brouillard et de fumée de locomotives d'antan dans son œil —

corolle aux piquants flous enfoncés et cassés telle une couronne

cabossée, graines tombées de son visage, bouche bientôt édentée
d'air ensoleillé, rayons de soleil oblitérés sur sa tête hirsute comme
une toile d'araignée en fil de fer séché,
feuilles dépassant de la tige comme des bras, gestes en provenance de
la racine sciure, morceaux cassés de plâtre tombés des brindilles
noires, une mouche morte dans son oreille,
Vieille chose cabossée impie tu étais, mon tournesol Ô mon âme, je
t'aimais alors !
La crasse n'était pas crasse d'homme mais mort et locomotives
humaines,
tout cet habit de poussière, ce voile de peau ferroviaire assombrie, ce
smog de joue, cette paupière de misère noire, cette main de suie
ou phallus ou protubérance d'artifice pire que — saleté —
industrielle — moderne — toute cette civilisation tachant ta folle
couronne d'or —
et ces pensées de mort et yeux poussiéreux sans amour et extrémités
et racines ratatinées en dessous, dans la maison-tas de sable et
sciure, billets d'un dollar caoutchouc, peau de machinerie, les
tripes et les entrailles de la voiture qui pleure et toussoie, les
boîtes de conserve solitaires vides avec leurs langues rouillées
hélas, quoi d'autre encore pourrais-je nommer, les cendres fumées
de quelque cigare bite, les cons de brouettes et les seins laiteux de
voitures, culs de chaises troués par l'usure & sphincters de
dynamos — tout ça
emmêlé dans tes racines momifiées — et toi là debout devant moi
dans le coucher de soleil, toute ta gloire dans ta forme !
Une beauté parfaite ce tournesol ! une parfaite charmante excellente
existence de tournesol ! un œil naturel doux à la nouvelle lune hip,
réveillé vivant et excité embrassant l'ombre du coucher de soleil
lever de soleil doré brise mensuelle !
Combien de mouches ont bourdonné autour de toi innocentes de ta
crasse, tandis que tu maudissais les cieux du chemin de fer et ton
âme de fleur ?
Pauvre fleur morte ? quand as-tu oublié que tu étais une fleur ? quand
as-tu regardé ta peau et décidé que tu étais une vieille locomotive
sale impotente ? le spectre et l'ombre d'une locomotive américaine
folle jadis puissante ?
T'as jamais été locomotive, Tournesol, tu étais un tournesol !

Et toi Locomotive, tu es une locomotive, m'oublie pas !

Alors j'ai attrapé le tournesol épaisseur squelette et l'ai planté à côté
de moi tel un sceptre,

et prononce mon sermon à mon âme, et à l'âme de Jack aussi, et à
quiconque écoutera,

— Nous ne sommes pas notre peau de crasse, nous ne sommes pas
notre atroce morne poussiéreuse locomotive sans image, nous
sommes tous de magnifiques tournesols dorés à l'intérieur, nous
sommes bénis par notre propre graine & corps-exploits nus poils
dorés devenant avec l'âge de noirs tournesols déments guindés
dans le coucher de soleil, épiés par nos yeux dans l'ombre de la
locomotive folle berge coucher de soleil Frisco collines boîte
de conserve assis vision du soir.

Berkeley, 1955

Amérique

Amérique je t'ai tout donné et maintenant je ne suis rien.
Amérique deux dollars et vingtsept cents 17 janvier 1956.
Je ne supporte pas mon propre esprit.
Amérique quand mettrons-nous fin à la guerre humaine ?
Va te faire foutre avec ta bombe atomique.
Je me sens pas bien m'embête pas.
Je n'écirai pas mon poème tant que j'aurai pas toute ma raison.
Amérique quand seras-tu angélique ?
Quand te déshabilleras-tu ?
Quand te regarderas-tu à travers la tombe ?
Quand seras-tu digne de tes millions de trotskystes ?
Amérique pourquoi tes bibliothèques sont-elles pleines de larmes ?
Amérique quand enverras-tu tes œufs en Inde ?
J'en ai marre de tes exigences insensées.
Quand pourrai-je aller au supermarché acheter ce dont j'ai besoin rien
qu'en montrant ma belle gueule ?
Amérique après tout c'est toi et moi qui sommes parfaits pas le monde
d'après.
Ta machinerie est trop pour moi.
Tu m'as donné envie d'être un saint.
Il doit bien y avoir un autre moyen de régler ce différend.
Burroughs est à Tanger je ne pense pas qu'il reviendra c'est sinistre.
Es-tu sinistre ou est-ce une espèce de farce ?
J'essaie d'en venir au fait.
Je refuse de renoncer à mon obsession.
Amérique n'insiste pas je sais ce que je fais.
Amérique les fleurs des pruniers tombent.

Ça fait des mois que j'ai pas lu les journaux, tous les jours quelqu'un est jugé pour meurtre.

Amérique j'ai du sentiment pour les Wobblies.

Amérique j'étais communiste quand j'étais môme et je le regrette pas.

Je fume de la marijuana chaque fois que je peux.

Je reste chez moi pendant des jours et fixe les roses dans le placard.

Quand je vais à Chinatown je me soûle et ne baise jamais.

J'ai pris ma décision ça va barder.

Tu m'aurais vu lire Marx.

Mon psychanalyste pense que j'ai parfaitement raison.

Je ne dirai pas le Notre Père.

J'ai des visions mystiques et des vibrations cosmiques.

Amérique je t'ai pas encore dit ce que tu as fait à l'oncle Max après son arrivée de Russie.

Je m'adresse à toi.

Vas-tu laisser Time Magazine gouverner ta vie affective ?

Je suis obsédé par Time Magazine.

Je le lis toutes les semaines.

Sa couverture me dévisage chaque fois que je passe le kiosque à bonbons du coin.

Je le lis au sous-sol de la bibliothèque municipale de Berkeley.

Il me parle toujours de responsabilité. Les hommes d'affaires sont sérieux. Les producteurs de cinéma sont sérieux. Tout le monde est sérieux sauf moi.

Il me vient à l'idée que je suis l'Amérique.

Je recommence à parler tout seul.

L'Asie se soulève contre moi.

Je dois courber les Chine.

Je ferais mieux de considérer mes ressources nationales.

Mes ressources nationales consistent en deux joints de marijuana en millions d'organes génitaux en littérature intime impubliable qui fait du 1400 miles à l'heure et en vingt-cinq mille instituts psychiatriques.

Je ne dis rien de mes prisons ni des millions de défavorisés qui vivent dans mes pots de fleurs sous la lumière de cinq cents soleils.

J'ai aboli les bordels de France, Tanger est le prochain sur la liste.

Mon ambition est d'être président en dépit du fait que je suis catholique.

Amérique comment puis-je écrire une sainte litanie avec ton humeur idiote ?

Je continuerai comme Henry Ford mes strophes sont aussi personnelles que ses automobiles et en plus elles sont toutes de sexe différent.

Amérique je te vendrai des strophes 2500 \$ pièce 500 \$ de reprise sur ton ancienne strophe

Amérique libère Tom Mooney

Amérique sauve les Loyalistes espagnols

Amérique Sacco & Vanzetti ne doivent pas mourir

Amérique je suis les Scottsboro boys.

Amérique quand j'avais sept ans maman m'emmenait à des réunions de cellules communistes ils nous vendaient des garbanzos une poignée par ticket un ticket coûte un nickel et les discours étaient gratuits tout le monde était angélique et sentimental à propos des travailleurs tout était si sincère tu peux pas savoir comme le parti était une bonne chose en 1835 Scott Nearing était un vieillard vénérable un véritable mensch Mère Bloor m'a fait pleurer un jour j'ai vu Israel Amter en vrai. C'étaient sûrement tous des espions.

Amérique tu veux pas vraiment partir en guerre.

Amérique c'est ces méchants Russes.

Tous ces Russes ces Russes et pis ces Chinois. Et pis tous ces Russes.

La Russie veut nous dévorer. La Russie est ivre de pouvoir. Elle veut prendre nos voitures dans nos garages.

Elle vouloir s'emparer de Chicago. Elle avoir besoin d'un Reader's Digest Rouge. Elle vouloir nos usines d'autos en Sibérie. Lui grosse bureaucratie gérant nos stations-service.

Ça pas bon. Beurk. Lui forcer Indiens apprendre à lire. Lui avoir besoin grands nègres noirs. Ha. Elle nous forcer tous travailler seize heures par jour. Au secours.

Amérique c'est très grave.

Amérique c'est l'impression que j'ai en regardant dans le téléviseur.

Amérique est-ce que c'est vrai ?

Je ferais mieux de me mettre de suite au boulot.

C'est vrai je veux pas m'engager dans l'Armée ni ouvrager des pièces

de précision en usine, je suis myope et psychopathe de toute façon.
Amérique le pédé que je suis s'attelle à la tâche.

À la consigne Greyhound

I

Dans les profondeurs de la gare routière Greyhound
assis bêtement sur un chariot à bagages les yeux au ciel en attendant
le départ du Los Angeles Express
gambergeant à l'éternité au-dessus du toit du Bureau de Poste dans les
cieux rouges du centre-ville la nuit,
en fixant à travers mes lunettes je me suis rendu compte frémissant
que ces pensées n'étaient pas l'éternité, ni la pauvreté de nos vies,
irritables bagagistes,
ni les millions de parents en pleurs entourant les bus faisant au revoir
de la main,
ni d'autres millions de pauvres se précipitant de ville en ville pour
voir leurs proches,
ni un indien mort de trouille parlant à un flic énorme près du
distributeur de Coca,
ni cette vieille dame tremblante avec une canne faisant le dernier
voyage de sa vie,
ni le portier cynique au képi rouge récupérant ses pièces et souriant
devant les bagages défoncés,
ni moi contemplant tout autour le rêve horrible,
ni le manutentionnaire noir à moustache nommé Spade, distribuant de
sa longue main merveilleuse le destin de milliers de colis express,
ni Sam la pédale au sous-sol traînant la patte d'une malle de plomb à
l'autre,
ni Joe au guichet avec sa dépression nerveuse souriant lâchement aux

clients,
ni le local intérieur ventre de baleine vert-grisâtre où on garde les
bagages sur
des casiers hideux,
des centaines de valises pleines de tragédie balançant d'avant en
arrière
en attendant d'être ouvertes,
ni les bagages qui sont perdus, ni les poignées endommagées, plaques
nominales disparues, fils de fer pétés & cordes cassées, malles
entières explosant sur le sol en béton,
ni les sacs de marins vidés remplissant la nuit dans l'entrepôt final.

II

Pourtant Spade me rappelait Ange, déchargeant un bus,
vêtu d'une salopette bleue visage noir casquette officielle d'ouvrier
d'Ange,
poussant avec son ventre un énorme cheval en fer-blanc où
s'entassaient des bagages noirs,
relevant la tête en passant l'ampoule jaune du local
et tenant haut sur son bras un bâton de berger en fer.

III

C'étaient les casiers, me suis-je rendu compte, m'asseyant dessus
maintenant comme j'en ai l'habitude à l'heure du déjeuner pour
reposer mon pied fatigué,
c'étaient les casiers, de grandes étagères en bois étançons et poutres
assemblés du sol au toit un fouillis de bagages
— la malle japonaise d'après-guerre en métal blanc à fleurs criardes &
en route pour Fort Bragg
un paquet mexicain en papier vert et corde violette orné de noms pour
Nogales,
des centaines de radiateurs tous ensemble à destination d'Eureka,

des caisses de sous-vêtements hawaïens,
des rouleaux d'affiches éparpillés sur la Péninsule, des noix pour
Sacramento,
un œil humain pour Napa,
une boîte en aluminium de sang humain pour Stockton
et un petit paquet rouge de dents pour Calistoga —
c'étaient les casiers et tout ça sur les casiers je l'ai vu à nu dans la
lumière électrique la nuit avant de m'en aller,
les casiers ont été créés pour accrocher nos biens, pour nous maintenir
ensemble, un déplacement temporaire dans l'espace,
la seule façon pour Dieu de bâtir la structure bancale du Temps,
de retenir les sacs à expédier sur les routes, de porter nos bagages
d'un endroit à l'autre
cherchant un bus pour nous ramener chez nous dans l'Éternité où le
cœur a été laissé et où les larmes d'adieu ont commencé.

IV

Un essaim de bagages posés près du comptoir tandis qu'arrive le bus
transcontinental.

L'horloge indique minuit quinze, 9 mai 1956, la trotteuse allant de
l'avant, rouge.

M'apprêtant à charger mon dernier bus. — Adieu, Walnut Creek
Richmond Vallejo Portland Pacific Highway

Mercure aux pieds ailés, Dieu de l'éphémère.

Un dernier paquet reste solitaire à minuit dépassant du casier de la
Côte haut comme la lumière fluorescente poussiéreuse.

Le salaire qu'ils nous versent est trop bas pour subsister. La tragédie
réduite à des chiffres.

Ça pour les pauvres bergers. Moi je suis communiste.

Salut à vous Greyhound où j'ai tant souffert,
me suis fait mal au genou et râpé la main et fait des pectoraux gros
comme vagin.

Psaume III

À Dieu : pour illuminer tous les hommes. En commençant par les Bas-fonds.

Que l'Occidental et Washington soient transformés en un plus haut lieu, la grand-place de l'éternité.

Illumine les soudeurs des chantiers navals avec l'éclat de leurs torches.

Que le grutier lève son bras de joie.

Que les ascenseurs grincent et jacassent, montée et descente médusés.

Que la miséricorde de la direction de la fleur fasse signe dans l'œil.

Que la fleur droite annonce son but dans la droiture — chercher la lumière

Que la fleur recourbée annonce son but dans la courbure — chercher la lumière.

Que la courbure et la droiture annoncent la lumière.

Que Puget Sound soit une explosion de lumière.

Je me nourris de ton Nom comme un cafard d'une miette — ce cafard est sacré.

Seattle, 1956

POÈMES DE JEUNESSE



Un asphodèle

Ô cher doux rose
désir inatteignable
... si triste, pas moyen
de changer le fol
asphodèle cultivé, la
réalité visible ...

et les affreux pétales
de peau — quelle inspiration
d'être ainsi étendu dans le
séjour ivre nu
à rêver, en l'absence
d'électricité ...
à manger encore et encore la racine basse
de l'asphodèle,
gris destin ...

à rouler en génération
sur le sofa fleuri
comme sur une rive à Arden —
ma seule rose ce soir est le plaisir
de ma propre nudité.

L'automobile verte

Si j'avais une Automobile Verte
j'irais chercher mon vieux compagnon
dans sa maison sur l'océan d'Ouest
Ha ! Ha ! Ha ! Ha ! Ha !

Je klaxonnerais à son viril portail,
à l'intérieur sa femme et trois
enfants affalés nus
par terre dans le séjour.

Il sortirait en courant
jusqu'à ma voiture plein de bière héroïque
et sauterait en hurlant au volant
car il est de nous deux celui qui conduit le mieux.

On irait en pèlerinage jusqu'à la plus haute cime
de nos visions antérieures de Montagnes Rocheuses
riant dans les bras l'un de l'autre,
le délice dépassant les plus hautes Rocheuses.

et après la vieille agonie, ivres d'années nouvelles,
bondissant vers l'horizon neigeux
tabassant le tableau de bord de bop original
hot rod sur la montagne

on enquillerait la grand-route nuageuse
où les anges de l'angoisse
foncent à travers les arbres

et font jaillir leurs cris du moteur.

On tracerait toute la nuit sur le pic aux pins gris
vu de Denver dans le noir d'été,
éclat forestier anormal
illuminant le sommet de la montagne :

enfance jeunesse grand âge & éternité
se déploieraient comme des arbres doux
dans les nuits d'un autre printemps
et nous abasourdiraient d'amour,

car nous pouvons voir ensemble
la beauté des âmes
cachée comme des diamants
dans l'horloge du monde,

comme des magiciens chinois peuvent
confondre les immortels
avec notre intellectualité
cachée dans la brume,

dans l'Automobile Verte
que j'ai inventée
imaginée et visualisée
sur les routes du monde

plus réelle que le moteur
sur une piste dans le désert
plus pure que Greyhound et
plus rapide qu'un avion à réaction physique.

Denver ! Denver ! on reviendra
traversant rugissant la pelouse du Siècle de la Ville & du Comté
qui attrape la pure flamme émeraude
ruisselant dans le sillage de notre auto.

Cette fois-ci on se payera toute la ville !
J'ai encaissé un gros chèque dans ma banque crânienne

pour fonder une miraculeuse université du corps
là-haut sur le toit de la gare routière.

Mais d'abord on enchaînera les stations du centre-ville,
salle de billard asile de nuit club de jazz prison
bordel sur Folsom
jusqu'aux plus sombres ruelles de Larimer

présentant nos respects au père de Denver
perdu sur les voies ferrées,
stupeur de vin et de silence
sanctifiant le taudis de ses décennies.

on le saluera lui et sa sainte valise
de muscatel foncé, boira
et brisera les douces bouteilles
sur des Diesels en signe d'allégeance.

Puis on roulera soûls sur les boulevards
où des armées marchent au pas et défilent encore
titubant sous l'invisible
bannière de la Réalité —

dévalant la rue
dans l'auto de notre destin
on partagera une cigarette archangélique
et on se dira l'un à l'autre la bonne fortune :

gloires d'illumination surnaturelle,
mornes pluvieux interstices de temps,
grand art appris dans la désolation
et on dégage après six décennies

et à un croisement d'asphalte,
on s'occupera l'un de l'autre avec une princière
douceur une fois encore, se rappelant
de fameuses causeries mortes d'autres villes.

Le pare-brise est plein de larmes,

la pluie mouille nos poitrines nues,
on s'agenouille ensemble dans l'ombre
parmi le trafic de nuit au paradis

et on renouvelle maintenant le vœu solitaire
qu'on s'est l'un à l'autre échangé
au Texas, jadis :

je ne peux pas inscrire ici. . . .

.

.

Combien de samedis soir seront
enivrés par cette légende ?
Comment la jeune Denver pleurera-t-elle
son ange sexuel oublié ?

Combien de garçons frapperont le piano noir
en imitation de l'excès d'un saint indigène ?
Ou de filles succomberont à son spectre dans les
lycées de nuit mélancolique ?

Pendant tout ce temps en Éternité
dans la lumière blême de la radio de ce poème
on s'assoira derrière des ombres oubliées
prêtant l'oreille au jazz perdu de tous les samedis.

Neal, on sera alors de vrais héros
dans une guerre entre nos queues et le temps :
soyons les anges du désir du monde
et emmenons le monde au lit avec nous avant de mourir.

À dormir seul, ou accompagné,
fille ou mouton tapette ou rêve,
j'échouerais par manque d'amour, toi, de satiété :
tous les hommes tombent, nos pères sont tombés avant,

mais ressusciter cette chair perdue
n'est qu'un bref travail de l'esprit :
un monument sans âge à l'amour

dans l'imagination :

mémorial construit sur nos propres corps
 consumés par le poème invisible —
On frissonnera à Denver et on durera
 même les yeux aveuglés par le sang et les rides.

Donc cette Automobile Verte :
 je te donne au vol
 un cadeau, un cadeau
 de mon imagination.

On ira rouler
 dans les Rocheuses,
 on continuera de rouler
 toute la nuit jusqu'à l'aube,

puis retour à ta voie ferrée, la SP
 ta maison et tes enfants
 et destinée jambe cassée
 tu descendras dans les plaines

au matin : et retour
 à mes visions, mon bureau
 et mon appartement dans l'Est
 je rentrerai à New York.

NY, 1953

Chant

Le poids du monde
est l'amour.

Sous le fardeau
de la solitude,
sous le fardeau
de l'insatisfaction

le poids,
le poids que nous portons
est l'amour.

Qui peut nier ?
En rêve
il touche
le corps,
en pensée
construit
un miracle,
en imagination
angoisse
jusqu'à naître
en humain —

regarde en sortant du cœur
brûlant de pureté —
car le fardeau de la vie
est l'amour,

mais nous portons le poids
 péniblement,
et devons donc nous reposer
dans les bras de l'amour
 enfin,
devons nous reposer dans les bras
 de l'amour.

Pas de repos
 sans l'amour,
pas de sommeil
 sans rêves
d'amour —
 sois fou ou relax
obsédé par les anges
 ou les machines,
le vœu ultime
 est l'amour
— ne peut être amer,
 ne peut se refuser,
ne peut se retenir
 si refusé :

le poids est trop lourd

 — doit donner
sans rien attendre
 comme la pensée
est donnée
 dans la solitude
dans toute l'excellence
 de son excès.

Les corps chauds
 brillent ensemble
dans l'obscurité,
 la main s'avance
vers le centre

de la chair,
la peau tremble
de bonheur
et l'âme vient
joyeuse à l'œil —

oui, oui,
c'est ce que
je voulais,
j'ai toujours voulu,
j'ai toujours voulu,
retourner
au corps
où je suis né.

Orphelin sauvage

Fadement mère
l'emmène se promener
le long de la voie ferrée et de la rivière
— il est le fils de l'ange
au hot rod enfui —
et il imagine des voitures
et les conduit dans ses rêves,

solitaire à grandir parmi
les automobiles imaginaires
et les âmes mortes de Tarrytown

au point de créer
de sa propre imagination
la beauté de ses sauvages
aïeux — une mythologie
qu'il ne peut hériter.

Hallucinera-t-il plus tard
ses dieux ? S'éveillant
au milieu de mystères avec
une lueur démente
de souvenir ?

La reconnaissance —
quelque chose de si rare
en son âme,

rencontrée seulement en rêve
— nostalgies
d'une autre vie.

Une question de l'âme.
Et les blessés
perdant leur blessure
dans leur innocence
— une queue, une croix,
une excellence de l'amour.

Et le père pleure
dans un bouge
complexités de la mémoire
à mille lieues
de là, ignorant
du jeune étranger
inattendu
en vadrouille vers sa porte.

À l'arrière du réel

dépôt ferroviaire à San Jose
j'ai erré désespéré
devant une usine de cuves
et me suis assis sur un banc
près de la guérite de l'aiguilleur.

Une fleur gisait sur le foin sur
la grand-route d'asphalte
— la redoutable fleur des foins
ai-je pensé — Elle avait une
tige noire cassante et
une corolle d'épines sales
jaunâtres comme la couronne d'un pousse
de Jésus, et une touffe souillée
de coton au centre sec
comme un blaireau à barbe usagé
qui est resté sous
le garage depuis un an.

Jaune, jaune fleur, et
fleur d'industrie,
fleur laide piquante coriace,
fleur néanmoins,
avec la forme de la grande Rose
jaune dans ton cerveau !
Telle est la fleur du Monde.

ANNEXES



Pour présenter de nouveau Carl Solomon

Ici s'avance le personnage qui, par la formule « pour Carl Solomon », a été nommé mythique dédicataire de « Howl ». Le poème a été écrit dans une relative obscurité littéraire, dans une chambre de Montgomery Street, à North Beach, San Francisco ; je l'ai nominativement dédié à M. Solomon, loin de me douter que le poème ferait le tour du monde et qu'une référence personnelle serait révélée à l'attention du public. Le premier tirage à mille exemplaires, importés d'Angleterre, ne promettait la célébrité ni à l'auteur ni à Carl Solomon en dehors d'une petite coterie de lecteurs spirituels et bienveillants dans des cercles poétiques raffinés de la région de la Baie au milieu des années 1950.

M. Solomon était récemment retourné dans un hôpital psychiatrique à 5 000 kilomètres de là, sur la côte Est, et j'avais le cœur brisé devant ce qui m'apparaissait comme une impasse sans espoir.

Tandis que le poème prenait de l'ampleur auprès du public, la mythologie personnelle dont il était question entre M. Solomon et moi s'est solidifiée jusqu'à devenir une image célèbre à une échelle quasiment nationale. Ce qui a eu des conséquences inattendues : l'identité sociale de M. Solomon s'est vue pour une large part contrainte de coexister dans le monde avec mon stéréotype – une métaphore poétique. (De manière analogue, les lecteurs de *Sur la route* confondent Dean Moriarty, le héros fictionnel, et Neal Cassady, son prototype tout aussi héroïque.) J'en suis venu à regretter mon usage naïf de son nom ; M. Solomon lui-même a supporté péniblement ce fardeau, et a été par la suite mis à rude épreuve par la situation. Je me réjouis qu'il ait gardé toute sa raison et se soit montré si généreux au

fil de cette étrange amitié karmique.

Je n'avais pas pris conscience de toutes les conséquences du Verbe. J'avais conçu le poème comme un geste de solidarité sauvage, un message envoyé à l'asile, une sorte d'appel vibrant du cœur, mais mon diagnostic de son « cas » (« Tu es plus fou que moi ») était erroné. Rétrospectivement, la constance, la fidélité familiale et l'équilibre suprême dont il a remarquablement fait preuve toute sa vie font passer mon appel pour hystérique, et me font passer moi pour quelqu'un d'excessivement agité, comme dans le rêve de 1963 reproduit ci-dessous.

Au-delà de ça, j'avais utilisé le retour à l'asile de M. Solomon comme l'occasion de masquer mes sentiments envers ma mère, situation en elle-même ambiguë car c'est moi qui avais signé les papiers autorisant sa lobotomie, quelques années plus tôt. C'est une tout autre histoire.

[...]

Puisse cet écrit chasser les Nuages de l'Ignorance
Des êtres sensibles trop en souffrance pour voir l'humour
onirique
La métaphore & l'hyperbole comme des incarnations
comiques de la Muse
& pour ceux que le texte de « Howl » a heurtés, rétablir
l'équilibre karmique.

Allen Ginsberg
Février 1986

Notes écrites quand « Howl » a fini par être gravé sur disque

En 1955 j'écrivais de la poésie qui se réduisait à de la graine de prose, des journaux, des notes, et qui transposait des phrases ou des places de silence du genre des petits vers brefs collant au parler américain que j'avais découverts dans les préoccupations imagistes de William Carlos Williams. Profitant des allocations, je déménagerais inopinément à San Francisco pour suivre mon inspiration romantique, au souffle barde, hébraïque et melvillien ; je ne pensais pas devoir écrire de la poésie, mais simplement ce que je voulais écrire sans crainte. Je pensais que je laisserais aller mon imagination, ouvrant le sanctuaire et couchant sur le papier les vers magiques de mon véritable esprit – que je résumerais ma vie –, quelque chose que je n'aurais pu montrer à personne, quelque chose d'écrit pour l'oreille de mon âme et pour un petit nombre d'oreilles choisies. C'est ainsi qu'est né le premier vers de « Howl », « J'ai vu les plus grands esprits de ma génération », etc., que l'ensemble de la première section a été tapée à la machine en une folle après-midi, triste, énorme comédie : des phrases sauvages, des images rendues insensées par la beauté de l'abstraite poésie mentale qui poursuivait sa course en bâtissant des combinaisons maladroites comme la démarche de Charlie Chaplin ; de longs vers comme des ritournelles de saxo dont Kerouac aurait entendu le *son*, j'en étais sûr, pour extraire de sa prose inspirée une poésie vraiment nouvelle.

Je me suis appuyé sur le mot « qui » pour respecter le rythme, m'en servant comme de point d'appui pour suivre la cadence, y retourner et en repartir pour une nouvelle série de découvertes : « qui

allumaient des cigarettes dans des wagons wagons wagons de marchandises », continuant à prophétiser ce que je savais malgré la conscience morne du monde : « qui étaient des anges indiens visionnaires ». Ai-je été attaqué en raison de cette espèce de joie, en fin de compte ? Ainsi la poésie devenait-elle affaire sérieuse, et j'ai poursuivi sur ce que mon imagination jugeait vrai pour l'Éternité (car des années auparavant j'avais eu une extase au cours de laquelle j'avais entendu l'antique voix de Blake, et vu l'univers s'ouvrir dans mon cerveau) et sur ce que ma mémoire pouvait reconstruire à partir de ces restes d'expériences célestes.

Mais comment soutenir un long vers en poésie (sans le laisser retomber dans le prosaïque) ? C'est l'inspiration naturelle du moment qui lui conserve son mouvement ; choses disparates rassemblées, notes sténo d'impressions visuelles, juxtaposition de jukebox à l'hydrogène – des *haïkus* abstraits soutiennent le mystère et réinsufflent une armature poétique dans le vers : le dernier vers de « Soutra tournesol » en est l'exemple extrême : un flux d'association de mots isolés qui s'amoncellent. L'esprit est ordonné, l'Art l'est aussi. Autrement dit : l'Esprit sollicité de manière spontanée invente des formes à son image ; il atteint aux Pensées Ultimes. Les spectres égarés qui gémissent de convoitise pour un corps cherchent à se couler dans celui des vivants. J'ai entendu les spectres des Académies hurler dans les Limbes de convoitise pour la Forme.

En principe, chaque vers de « Howl » forme une unité de respiration. Même si dans ce disque il n'est pas dit de la sorte, j'étais sorti épuisé d'excitation par sa lecture trois heures durant à Chicago avec Corso et Orlovsky. J'ai du souffle : la Mesure, c'est-à-dire une inspiration physique et mentale de pensée, se trouve contenue dans l'espace dilatable de ma respiration. Cela exaspère sans doute Williams aujourd'hui ; mais si je parle un ton au-dessus, et pas avec le souffle court du parler courant habituel et encore plus froid, c'en est la conséquence naturelle. Il m'arrive de crier de la sorte de façon encore plus dingue.

Ainsi ces poésies forment-elles une suite s'employant à organiser formellement un vers long. Je m'explique : j'avais compris à ce moment-là que la forme de Whitman avait été rarement explorée (et encore moins améliorée) aux États-Unis. Whitman, c'est une montagne trop vaste pour qu'on puisse en faire le tour en une fois. Tout le

monde pense (avec Pound ?) (à l'exception de Jeffers) que son vers est un enchevêtrement maximum, automatiquement prosaïque, tourmenté et incontrôlable. Personne n'a essayé de s'en servir à la lumière de la nouvelle prosodie au rythme parlé qui s'est organisée au début du XX^e siècle pour *mettre sur pied* de grandes structures organiques.

J'avais un appartement donnant sur Nob Hill ; je me défonçais au peyotl lorsque j'ai vu aux derniers étages d'un grand hôtel l'image d'un crâne robot de Moloch qui regardait fixement vers ma fenêtre ; je me défonçais de nouveau, quelques semaines plus tard, quand cette Vision a de nouveau surgi au milieu de la métropole rouge, enfumée ; je suis descendu dans Powell Street en murmurant « Moloch, Moloch » toute la nuit et j'ai écrit la deuxième partie de « Howl » presque d'un trait, sans rature, dans la cafétéria en bas du Drake Hotel, au fin fond de la vallée de l'enfer. Là, le vers long est utilisé sous la forme d'une strophe morcelée en unités d'exclamations ponctuées par une répétition qui lui sert de base : Moloch.

Le schéma rythmique de la troisième partie a été conçu et à moitié écrit en un seul jour, comme le début de « Howl » ; plus tard je suis revenu dessus pour le compléter. Première partie : lamentation sur l'Agneau d'Amérique à partir des exemples de jeunes agneaux connus. Deuxième partie : description du monstre de la conscience mentale qui tue l'Agneau. Troisième partie : litanie de présentation de l'Agneau dans sa gloire : « Ô choc de miséricorde de la bannière aux étoiles ». La structure de la troisième partie est pyramidale, le répons s'allonge progressivement par rapport à la base fixe.

Je me suis souvenu du rythme archétypal, « Sacré, sacré, sacré », un jour que je pleurais dans un bus sur Kearney Street, et je l'ai écrit pratiquement dans sa totalité, sur place, dans un calepin. C'est ainsi que j'ai épuisé cette série d'expériences à partir d'une base fixe. Je l'ai intitulée « Note de bas de page à Howl » parce que c'était une parfaite variation de la forme utilisée dans la deuxième partie. (Des variations équivalentes, y compris les strophes litaniques suivies de fugues, se retrouveront dans d'autres morceaux de *Kaddish*, en cours d'impression chez City Lights.)

Bon nombre de ces formes se sont développées à partir d'un gémissement ultra rhapsodique que j'ai entendu un jour dans un asile de fous. Plus tard je me suis demandé si je pourrais écrire de brèves poésies lyriques en me servant tranquillement du vers long. « Cottage

à Berkeley » et « Un supermarché en Californie » (écrits le même jour) datent d'une période plus avancée de l'année. Sans intention préconçue, je me suis borné à suivre mon Ange en le composant.

Et si j'écrivais sous forme de longues unités et de brefs vers brisés, en notant spontanément des réalités prosaïques mêlées à des élans d'émotion solitaire ? « Transcription de musique d'orgue » (données sensorielles) est un texte étrange qui va et vient de la prose à la poésie, comme l'esprit.

Et une poésie qui posséderait une puissante construction rythmique équivalente à celle de « Howl » sans recourir à une répétition de base pour la soutenir ? Le « Soutra tournesol » (composé en vingt minutes, moi attablé en train d'écrire, Kerouac sur le seuil attendant que j'aie fini pour aller à je ne sais quelle fête) est parvenu à réaliser, à ma surprise, un long « qui ».

Et puis que se passerait-il si on mêlait des vers longs et courts en ne conservant pour seule règle de mesure que l'unité de respiration ? Je n'avais pas encore confiance dans le vol libre, aussi suis-je retourné à une base fixe pour soutenir le flux : « Amérique ». Après quoi j'ai tenté l'expérience d'un long poème régulier formellement divisé en parties, inspirations brèves et longues mêlées en vrac, sans aucune base fixe, la somme des expériences précédentes : « À la consigne Greyhound », qui ne figure pas sur le disque. « À l'arrière du réel » illustre ce que je faisais avec des vers courts (voir le début de ce texte) avant « Howl ».

Les deux poèmes suivants (à paraître dans *Kaddish*, mon prochain livre, *City Lights*, 1959) : le premier, un rythme fort bâti sur l'utilisation de courts vers libres syncopés ; « Europa ! Europa ! », une prophétie écrite à Paris.

Puis est venu le prologue de « Kaddish » (élaboré à New York, 1959) – composition entièrement libre, où le vers long finalement se fragmente en brèves unités de souffle détachées – notation de phrases spontanées les unes après les autres, agrafées dans le vers essentiellement par des traits d'union : le vers long devient peut-être désormais une unité strophique variable, capable de mesurer les groupes d'idées corrélées, de les signaler – un système de notation. Qui se termine par un hymne au rythme semblable à celui de la lamentation des morts de la synagogue. Passage au dactyle, dirait Williams ? Non, sans doute ; du moins l'oreille se retrouve-t-elle elle-

même dans la mesure prométhéenne naturelle, et non dans le décompte mécanique des accents.

Je me suis servi pour ce disque des enseignements tirés de lectures que j'avais faites de « Howl », de « Soutra tournesol » et de « Kaddish » au Big Table à Chicago (janvier 1959), car ce sont les meilleures que je sois parvenu à trouver. Même si les bandes étaient mauvaises. Et j'espère que le repiquage de cette lecture apportera un démenti une bonne fois pour toutes à toutes ces saloperies de Philistins véhiculées par la presse capitaliste et diverses académies distinguées. Et qu'elle convaincra l'Agneau. J'ai essayé d'enregistrer « Howl » en studio dans de meilleures conditions techniques, mais à ce moment-là je n'avais pas l'inspiration. Je suis incapable de me contrôler. Les autres poèmes ont été enregistrés par Fantasy à San Francisco en juin 1959. La « Note de bas de page à Howl » peut sembler morbide et étrange ; je l'ai jointe parce que j'espère qu'elle sera entendue au Ciel, même si j'encours la raillerie de cruels auditeurs aux États-Unis. Qu'importe sa crudité, elle a sa beauté. Ces poèmes sont enregistrés mieux que je ne puis le faire aujourd'hui, mais avec un amour intrépide et imparfait de la trompette angélique de l'esprit ; j'ai cessé depuis quelque temps de les lire à des auditeurs vivants. J'ai commencé dans l'obscurité à communiquer une poésie vivante ; aujourd'hui elle est devenue un piège et un devoir plutôt que la fête spontanée qu'elle était au départ.

Un mot sur les Académies : ma poésie a été attaquée par un tas d'emmerdeurs ignorants et épouvantés qui ne comprennent pas sa composition, et l'ennui avec ces salauds, c'est qu'ils seraient incapables de reconnaître la poésie même si elle surgissait devant eux en plein jour pour leur flanquer un bon coup de pied au cul.

Un mot sur la Politique : ma poésie est Folie Angélique et n'a rien à voir avec les tergiversations matérialistes stupides sur la question de savoir qui doit tirer sur qui. Les secrets de l'imagination individuelle – qui sont transconceptuels et non verbaux – je veux parler de l'Esprit Inconditionné – ne sont pas à vendre pour la conscience, ni à utiliser en ce monde, sauf pour lui faire fermer son clapet et écouter la musique des sphères. Qui refuse la musique des sphères refuse la poésie, refuse l'homme et crache sur Blake, Shelley, le Christ et Bouddha. Alors amusez-vous. L'univers est une nouvelle fleur. L'Amérique sera découverte. Qui veut la guerre contre les roses l'aura. Le destin ment grandement et le Créateur joyeux danse sur son corps

dans l'Éternité.

Allen Ginsberg
Independence Day 1959

Postface

En 1945, Allen Ginsberg est encore un adolescent gauche, timide, plutôt mal dans sa peau, et toujours vierge – dans ce domaine, les temps étaient difficiles : il devra patienter jusqu'à sa vingt-troisième année. Dix ans plus tard, il récite sur une estrade à San Francisco le long ululement qui va devenir le manifeste de la génération Beat. Dix ans encore et, le 1^{er} mai 1965, on le retrouve, géant barbu et débonnaire, porté en triomphe par la jeunesse de Prague en fête et ceint de la dionysiaque couronne de « Kraj Majales », ou « Roi de Mai ». Vingt ans après, enfin, Ginsberg, qui s'est si souvent mis tout nu dans tant de lieux publics, porte désormais cravate et complet-veston ; il publie l'édition annotée de ses Poésies complètes. Comme son maître Whitman, il est quasiment devenu un poète officiel.

Allen Ginsberg est né en 1926, à Newark – la grande banlieue de New York, de l'autre côté de l'Hudson. Professeur de lettres au lycée, et lui-même poète à ses heures, son père restera toujours un peu ébaubi devant le canard qu'il a couvé : « Mon père se promenait dans la maison en récitant à mi-voix du Emily Dickinson et du Longfellow et en pestant contre T.S. Eliot, qui avait, selon lui, ruiné la poésie par son obscurantisme. » Sa mère Naomi, née en Russie, était une militante marxiste convaincue. Pendant la Dépression, elle raconte à son fils, à l'heure du coucher, des contes de fées du genre « le bon roi sortit à cheval de son château, vit la misère des travailleurs et la guérit ». « J'en vins, raconte Ginsberg, à me méfier d'un côté comme de l'autre. » Il a dix-sept ans lorsqu'en 1943 il part faire son droit à Columbia. Comme son frère aîné – devenu plus tard avocat à Paterson (New Jersey) –, il voulait faire une carrière de défenseur des opprimés, dans la lignée des hommes pour qui sa mère avait tant

d'admiration, comme le syndicaliste Eugene Debs ou le gouverneur démocrate de l'Illinois John P. Altgeld. Finalement, il ne s'éloignera pas tellement de cette Amérique populiste. Simplement, il prendra plutôt le chemin de Vachel Lindsay ou de Carl Sandburg. Rapidement, il troque le droit pour les lettres et devient l'étudiant choyé de Mark Van Doren (le spécialiste de Shakespeare), de Lionel Trilling, et de Raymond Weaver (l'érudit biographe de Melville qui a retrouvé et publié le manuscrit de *Billy Budd*). Ginsberg, au départ, était taillé pour faire une respectable carrière universitaire. D'ailleurs, d'une certaine manière, il l'a faite : l'université Columbia, dont il s'était fait renvoyer pour avoir écrit sur sa fenêtre que le doyen n'avait « pas de couilles », abrite aujourd'hui la collection de ses manuscrits.

À Manhattan, Ginsberg rencontre Kerouac – de quatre ans plus âgé que lui – et William Burroughs. Burroughs est l'ancien ; il a déjà trente ans ; il a vécu en Europe ; il leur a fait découvrir *Le Procès* de Kafka, *l'Opium* de Jean Cocteau, *Une saison en enfer* de Rimbaud, Yeats, Blake et le Céline du *Voyage au bout de la nuit*. Le trio originel de ce qui allait devenir la génération Beat fréquente le monde souterrain des drogués et la petite pègre de Times Square. Lorsque Ginsberg – après son année d'exclusion, qu'il passe dans la marine marchande, comme plongeur dans un restaurant, puis comme reporter dans un journal de son New Jersey natal – sort, dûment diplômé, de Columbia, il a commencé, sous l'influence de Burroughs, à expérimenter la drogue. Il a lu le *Voyage au pays des Tarahumaras* d'Artaud, qui venait d'être traduit, ainsi que *The Doors of Perception*, l'ouvrage où Huxley, reprenant le vers célèbre de Blake, appelait à « nettoyer les portes de la perception » pour étendre son champ mental. Il entreprend alors de s'exercer au « long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens » de Rimbaud. En 1948, tel saint Paul sur le chemin de Damas, il a son « illumination ». Dans l'immense auto-hagiographie qu'est l'œuvre de Ginsberg on trouvera plusieurs versions de cet événement crucial. Schématiquement : il venait de se masturber ; il était en train de lire « Ah, Sun Flower » de William Blake, lorsqu'il entendit une voix qui, par-dessus les toits de Harlem, de l'autre côté du parc, psalmodiait les *Chants de l'expérience* du grand poète visionnaire anglais. En un clin d'œil, et lui et le monde en furent changés. En 1949, Herbert Huncke – le « poète maudit » qui vole pour s'acheter de la drogue – s'installe dans l'appartement de Ginsberg, où il entepose

son butin. Interpellé pour complicité, Ginsberg plaide les troubles mentaux. Il est interné huit mois à l'hôpital de Rockland, où il fait la connaissance de Carl Solomon, le « saint fou » à qui il dédicacera *Howl*.

Solomon, qui avait une admiration éperdue pour Antonin Artaud, avait demandé lui-même à être interné. Par ce geste gratuit, « dadaïste », il protestait contre la vraie folie, celle du monde dit « normal ». À l'abri des murs de l'asile, il se livrait à une exploration systématique de l'inconscient. Solomon fait découvrir à Ginsberg André Breton, le surréalisme français, l'écriture automatique et, surtout, il lui montre comment la poésie peut devenir un mode prophétique de résistance. L'autre rencontre cruciale pour Ginsberg fut celle de William Carlos Williams, son voisin du New Jersey. Williams incite Ginsberg à rompre avec la facture rhétorique de ses premiers poèmes pour observer, au ras du sol, les détails de la vie américaine (ce que Ginsberg fait à merveille : il n'est jamais meilleur que lorsqu'il fait le clochard des villes) et à les transcrire dans un idiome « américain », c'est-à-dire avec ses rythmes et ses intonations propres. « Avant de rencontrer Williams, je n'en pinçais que pour des mistigris comme Wyatt, Surrey et Donne. Williams m'a dit : "Écoute le rythme de ta propre voix. Procède intuitivement à l'oreille." » Il se met à écrire une prose « bop », toute d'improvisation rapide et qu'accélère encore l'usage des amphétamines. Jusqu'en 1953, Ginsberg gagne sa vie dans le marketing à New York. En 1954, il décide de suivre dans l'Ouest le légendaire Neal Cassady. À San Francisco, il mène pendant un an une vie bourgeoise de jeune cadre rangé, dans l'appartement qu'il partage avec une *girlfriend* dans le quartier chic de Nob Hill, jusqu'au jour où, sur le conseil de son psychiatre, il décide de tout envoyer par-dessus les moulins, « de prendre une chambre avec Peter [Orlovsky], de [s]e consacrer à la poésie et à la contemplation » – de fumer de la marijuana et de suivre désormais son bon plaisir. Cette décision de ne plus faire semblant, de sortir de la clandestinité et la honte et de vivre son homosexualité à ciel ouvert donne en partie sa dynamique au long poème *Howl*, avec lequel commence la vraie carrière de Ginsberg.

C'était en octobre 1955. Sous la houlette de Kenneth Rexroth eut lieu à la Six Gallery de San Francisco une lecture publique de poésie. De cette soirée on fait souvent dater le début de la « révolution

poétique » de l'après-guerre en Amérique. Ginsberg y psalmodia comme une longue litanie son « hurlement sauvage ». « J'ai vu les plus grands esprits de ma génération détruits par la folie, affamés hystériques nus » : *Howl* (publié en 1956) est une longue élégie funèbre pour la jeunesse des années cinquante, qui étouffe dans l'Amérique d'Eisenhower et de McCarthy. Ce poème en trois chants commence par une descente hallucinée aux enfers, dans les bas-fonds sordides d'une dantesque Amérique « en haillons » : « l'aube dans les quartiers noirs », une lugubre chambre meublée à Newark, des wagons à bestiaux cahotant à travers la neige du Kansas, et le saxophone qui gémit son *eli, eli, lamma sabacthani*. Un prophète – une sorte de Jérémie des voyous et des anges – y dénonce l'Amérique, qui a trahi sa « promesse », en modulant son long cri solitaire en un ululement spasmodique, pareil au « gémissement ultra rhapsodique » que Ginsberg avait un jour entendu dans « un asile de fous ». Le deuxième chant – très marqué par les *Cantos* d'Ezra Pound sur l'« usure » – dénonce le monstre industriel et urbain, le Béhémoth de la cité infernale, « le Moloch dont les usines rêvent et croassent dans la brume », le géant de guerre et de pestilence qui, pareil à l'Urizen de Blake, veut tout enfermer dans des lieux clos (la prison, l'asile, le crâne) et se nourrit de la chair fraîche de ses enfants. Le troisième et dernier chant est l'*Agnus Dei* de cette liturgie. L'agneau de Dieu qui va racheter ce monde damné, c'est ici Carl Solomon, crucifié sur le Golgotha de Rockland. De la lamentation on passe à une incantation qui scande que tout est « sacré », que « la langue et la queue et la main et le trou du cul sont sacrés », qu'il faut en finir avec la honte, qui n'est qu'un autre nom de la peur.

Le choc produit en Amérique par cette confession sans vergogne – qui fit retentir comme un coup de cymbales dans le ciel morne des années cinquante – fut tel qu'on risque d'oublier à quel point *Howl* est, à sa manière, un poème classique et qui s'inscrit dans une tradition, celle des poèmes fortement scandés représentée en Amérique par « The Bells » d'Edgar Allan Poe, « The Congo » de Vachel Lindsay ou « Atlantis » de Hart Crane. Ginsberg avait bien retenu la leçon de Williams – chaque verset doit correspondre à une unité de souffle –, mais, alors que Williams parlait micro-linguistique, le souffle de Ginsberg avait une ampleur rhétorique qui se rapprochait plus du verset biblique. En fait, ce sont les *Odes* de Claudel que sa prosodie,

pour un lecteur français, rappelle le plus. Ginsberg renoue avec Whitman – que, vers 1955, on redécouvre, après une longue éclipse. Par sa thématique – « l'odeur de mes aisselles est plus belle que la prière », disait Whitman –, mais, plus encore, par la violence emphatique de son cri. Le « hurlement » de chien perdu dans la jungle des villes que pousse Ginsberg n'est autre que le « hurlement barbare » de Whitman « sur les toits du monde ». À l'époque, Ginsberg se voyait comme une sorte de William Blake de l'envers nocturne de Manhattan. Avec le recul, on voit mieux ce qui rattache *Howl* à la tradition du sermon évangélique américain – un homme, juché sur une caisse à savon, qui, à un carrefour, hurle aux passants son imprécation, dans une langue typique de l'amalgame autochtone entre rhétorique biblique et argot des rues. On voit mieux aussi le côté burlesque de cette extravagante confession, qui zigzague d'une humeur à l'autre et où l'éloquence oratoire populiste est brusquement trouée, moins d'hallucinations sauvages que de saillies d'humour new-yorkais. *Howl*, c'est peut-être *Une saison en enfer*, mais écrit par un grand poète comique – comme l'était Whitman lui-même.

Pierre-Yves Pétillon

Retraduire « Howl »

« Je considérais que ce ne serait pas publié, par conséquent je pouvais dire tout ce que je voulais. »

ALLEN GINSBERG, interview avec Thomas Clark
réalisée en juin 1965, publiée en mai 1966 (in
Beat Writers at Work, The Paris Review, 1999).

En fouillant dans le carnet que j'ai noirci pendant ma traduction de « Howl », je trouve ces notes numérotées en forme d'ordre de mission :

1/ ne pas se précipiter, ne pas vouloir tout de suite tout comprendre, se laisser bombarder.

2/ écouter les enregistrements des lectures données par l'auteur.

3/ s'enfoncer : lire les commentaires, analyses, discussions, détails.

4/ ne pas commencer tout de suite à traduire ; relire relire relire la VO en imaginant la voix d'Allen.

5/ enfin, s'y coller.

Un peu plus loin, après des pages et des pages saturées d'inscriptions en anglais et en français, j'ai griffonné dans mon carnet : *Pas jouable, ça rime à rien, laisser tomber ?*

Aujourd'hui, une fois encore, j'écoute un enregistrement d'Allen Ginsberg lisant « Howl » en public. La texture de sa voix nasale est si particulière, on dirait qu'il mâche une pâte onctueuse ; dans sa bouche les L sont si longs, les B font *boum* et *bah*, son élocution est d'une telle clarté. Des éclats de rire du public ponctuent par instants sa lecture. Je guette sa respiration, il arrive en fin de chaque vers à la limite de l'essoufflement, j'ai l'impression qu'il joue avec sa respiration en la poussant à bout.

Pourquoi retraduire un poème écrit en 1955, et dont une version française est disponible depuis près d'un demi-siècle ? L'intention initiale est non pas de le « moderniser », encore moins de le « remettre au goût du jour », mais de l'entendre *autrement*. Je cherche à comprendre ce qui se passe dans *Howl*, ce montage vibrant inédit où se carambolent montées anxieuses et flashes d'extase, souvenirs intimes et brouhaha des villes, des cœurs. Je tends l'oreille pour capter ce *huuuuuuurl* en vue de traduire l'effroi, l'audace, l'humour, la raison court-circuitée.

Premier paradoxe : un poème jailli sous la plume de son auteur en toute spontanéité, écrit presque d'une traite, exige du traducteur une besogne qui est à l'opposé de la spontanéité. Pas un seul vers ne se traduit « naturellement » ; la tâche est éreintante et je suis à plusieurs reprises obligé d'observer des pauses de plusieurs semaines pour reprendre des forces (cf. le *pas jouable* dans mon calepin !). Pourquoi ? Entre autres parce que je prends le parti de découvrir les coulisses de chaque scène, de traquer les commentaires parfois contradictoires que le poème a secrétés. J'apprends par exemple que derrière la formule condensée *orange crates of theology*, ce sont des cageots à oranges servant de bibliothèque pour des livres de théologie : pas question de déplier le poème pour en livrer une VF avec des explications incrustées qui ne figureraient pas dans l'original, mais ce type d'éclaircissement me permet de comprendre la formation de certaines images. Je m'instruis des différentes étapes de l'écriture de « *Howl* »¹, des modifications successives apportées au manuscrit par l'auteur, je me familiarise avec le cheminement qui mène du cerveau au papier. J'apprends ainsi que l'intrigant *Arkansas* des « yeux radieux cool hallucinant Arkansas » ne figurait pas dans la version initiale ; que le terme choisi, au départ, était *anarchy*...

Deuxième paradoxe : souvent les grappes de mots de « *Howl* » n'ont pas un sens univoque. Dans ces montagnes russes entre instant et éternité, entre Colorado et Brooklyn, entre Alcatraz et East River, il est fréquent que plusieurs sens possibles coexistent et je tâche de maintenir ce potentiel. Mais la langue française me rappelle à l'ordre, m'intime d'opter pour une syntaxe plus claire, de « cartésianiser » Ginsberg, en somme. Je résiste. Je veux faire entendre les ambiguïtés de sens voulues par l'auteur, les possibles interprétations divergentes. Je ne gomme pas cet état d'incertitude, je cherche à l'exposer.

The madman bum and angel beat in Time, unknown. Quelle est la fonction des mots de cette proposition ? Comment sont-ils liés les uns aux autres ? Le fou (*madman*) est-il à la fois clochard (*bum*) et ange (*angel*) ? « Inconnu » (*unknown*) au singulier, ou « inconnus » au pluriel ? Faut-il lire *beat* comme un verbe ? Battre, frapper ? *Beat* sans « s » à la fin, si c'est un verbe, implique que le sujet est au pluriel, donc suggère que *madman bum* et *angel* ne sont pas une seule et même personne, sinon l'auteur aurait écrit *beats*, le verbe conjugué à la troisième personne du singulier. Ce *in Time*, est-il à entendre séparément de *beat*, qui serait alors un verbe ? Avec le temps qui passe ? Ou alors comprendre *beat in Time* comme un tout ? Battre en mesure ? Supposons que ce soit le cas. Qui bat en mesure ? Deux personnes distinctes ou trois ? *Madman bum* qui est aussi un *angel* ou bien trois personnes distinctes, le *madman*, le *bum* et l'*angel* ? Et si *beat* n'était pas un verbe mais un adjectif qualificatif se rapportant à *angel* (*angel beat* alors dans le sens de *beat angel*) ? Un adjectif qui qualifierait un, deux ou trois substantifs, *madman*, *bum* et *angel*. Mais l'adjectif *beat* dans quel sens ? Claqué, crevé, rincé, rétamé, comme *dead-beat* ? Ou bien est-ce un clin d'œil à *beatnik*, que Kerouac a parfois relié à « béatitude » et « béat » ? Et dans ce cas, dois-je conserver coûte que coûte *beat* dans la version française ?

Troisième paradoxe : l'impossibilité de conserver le rapport d'intimité entre sens et sons. Dans ce poème de dèche et de solitude, ce hurlement en quête de jazz et de baise (et de soupe !), forcément l'alchimie interne – l'alliage des rythmiques et des significations – se dénature lorsque « Howl » quitte son biotope anglais pour prendre vie dans l'écosystème du français.

Dans *buggered and suffering beggars*, deux termes se répondent en vertu d'une évidente similarité de forme, ils semblent sortis d'un même moule de « beuh » et de « gueux », ils bégayent en phase.

Je relis à voix haute *the impulse of winter midnight street light smalltown rain*, une enfilade de six substantifs, permettant un certain nombre d'interprétations, selon que j'imagine des virgules entre certains d'entre eux, selon que je décide quel substantif se rapporte à quel autre. Des résonances crépitent comme une nuit d'hiver, diffusent une lueur de lampadaire à minuit. Donc plusieurs combinaisons possibles. Mais ma traduction n'est pas analyse combinatoire, elle cherche à dire la fragilité des visions, la tendresse pour les amis et les

amants, la rythmique hypnotique scandée par cette spectaculaire réitération de « qui » amorçant les vers, de la première partie comme les vertèbres d'un squelette souple ; par ces « Moloch » envoûtants de la deuxième partie ; par ces « Je suis avec toi à Rockland » incantatoires de la troisième partie ; et par la mélopée des « Sacré » en cascade dans la dernière partie intitulée « Note de bas de page à Howl ». « Parfois je ne sais même pas si ça fait sens, écrit Ginsberg commentant son travail. Parfois je sais que ça fait sens et je me mets à pleurer car je me rends compte que je touche une zone qui est absolument vraie. » Voici une consigne que le traducteur accueille de bon cœur : viser une zone absolument vraie.

Dix ans après avoir composé « Howl », Allen Ginsberg confie qu'il l'a écrit uniquement pour lui « et pour ceux [qu'il] connaissait personnellement, [...] des écrivains qui ne [l]e jugeraient pas d'un point de vue de moraliste mais y chercheraient des preuves d'humanité, d'une pensée secrète ou tout simplement d'une authentique sincérité ».

On retraduit les chefs-d'œuvre pour mieux entendre leur authentique sincérité.

« Howl » d'Allen Ginsberg est la preuve de notre humanité.

Nicolas Richard
Février 2022

1.

Howl, 50th Anniversary Edition, Harper Perennial Modern Classics, sous la direction de Barry Miles, 2006.

HOWL

AND OTHER POEMS

BY

ALLEN GINSBERG

' Unscrew the locks from the doors !

Unscrew the doors themselves from their jambs !'



CITY LIGHTS BOOKS

San Francisco

Frontispice de l'édition originale (1956)

Howl

for
Carl Solomon

I

I saw the best minds of my generation destroyed by madness, starving
hysterical naked,
dragging themselves through the negro streets at dawn looking for an
angry fix,
angelheaded hipsters burning for the ancient heavenly connection to
the starry dynamo in the machinery of night,
who poverty and tatters and hollow-eyed and high sat up smoking in
the supernatural darkness of cold-water flats floating across the
tops of cities contemplating jazz,
who bared their brains to Heaven under the El and saw Mohammedan
angels staggering on tenement roofs illuminated,
who passed through universities with radiant cool eyes hallucinating
Arkansas and Blake-light tragedy among the scholars of war,
who were expelled from the academies for crazy & publishing obscene
odes on the windows of the skull,
who cowered in unshaven rooms in underwear, burning their money
in wastebaskets and listening to the Terror through the wall,
who got busted in their pubic beards returning through Laredo with a
belt of marijuana for New York,
who ate fire in paint hotels or drank turpentine in Paradise Alley,

death, or purgatoried their torsos night after night
with dreams, with drugs, with waking nightmares, alcohol and cock
and endless balls,
incomparable blind streets of shuddering cloud and lightning in the
mind leaping toward poles of Canada & Paterson, illuminating all
the motionless world of Time between,
Peyote solidities of halls, backyard green tree cemetery dawns, wine
drunkenness over the rooftops, storefront boroughs of teahead
joyride neon blinking traffic light, sun and moon and tree
vibrations in the roaring winter dusks of Brooklyn, ashcan rantings
and kind king light of mind,
who chained themselves to subways for the endless ride from Battery
to holy Bronx on benzedrine until the noise of wheels and children
brought them down shuddering mouth-wracked and battered bleak
of brain all drained of brilliance in the drear light of Zoo,
who sank all night in submarine light of Bickford's floated out and sat
through the stale beer afternoon in desolate Fugazzi's, listening to
the crack of doom on the hydrogen jukebox,
who talked continuously seventy hours from park to pad to bar to
Bellevue to museum to the Brooklyn Bridge,
a lost battalion of platonic conversationalists jumping down the stoops
off fire escapes off windowsills off Empire State out of the moon,
yacketayakking screaming vomiting whispering facts and memories
and anecdotes and eyeball kicks and shocks of hospitals and jails
and wars,
whole intellects disgorged in total recall for seven days and nights
with brilliant eyes, meat for the Synagogue cast on the pavement,
who vanished into nowhere Zen New Jersey leaving a trail of
ambiguous picture postcards of Atlantic City Hall,
suffering Eastern sweats and Tangerian bone-grindings and migraines
of China under junk-withdrawal in Newark's bleak furnished
room,
who wandered around and around at midnight in the railroad yard
wondering where to go, and went, leaving no broken hearts,
who lit cigarettes in boxcars boxcars boxcars racketing through snow
toward lonesome farms in grandfather night,
who studied Plotinus Poe St. John of the Cross telepathy and bop
kabbalah because the cosmos instinctively vibrated at their feet in

Kansas,
who loned it through the streets of Idaho seeking visionary indian
angels who were visionary indian angels,
who thought they were only mad when Baltimore gleamed in
supernatural ecstasy,
who jumped in limousines with the Chinaman of Oklahoma on the
impulse of winter midnight streetlight smalltown rain,
who lounged hungry and lonesome through Houston seeking jazz or
sex or soup, and followed the brilliant Spaniard to converse about
America and Eternity, a hopeless task, and so took ship to Africa,
who disappeared into the volcanoes of Mexico leaving behind nothing
but the shadow of dungarees and the lava and ash of poetry
scattered in fireplace Chicago,
who reappeared on the West Coast investigating the FBI in beards and
shorts with big pacifist eyes sexy in their dark skin passing out
incomprehensible leaflets,
who burned cigarette holes in their arms protesting the narcotic
tobacco haze of Capitalism,
who distributed Supercommunist pamphlets in Union Square weeping
and undressing while the sirens of Los Alamos wailed them down,
and wailed down Wall, and the Staten Island ferry also wailed,
who broke down crying in white gymnasiums naked and trembling
before the machinery of other skeletons,
who bit detectives in the neck and shrieked with delight in policecars
for committing no crime but their own wild cooking pederasty and
intoxication,
who howled on their knees in the subway and were dragged off the
roof waving genitals and manuscripts,
who let themselves be fucked in the ass by saintly motorcyclists, and
screamed with joy,
who blew and were blown by those human seraphim, the sailors,
caresses of Atlantic and Caribbean love,
who balled in the morning in the evenings in rosegardens and the
grass of public parks and cemeteries scattering their semen freely
to whomever come who may,
who hiccupped endlessly trying to giggle but wound up with a sob
behind a partition in a Turkish Bath when the blond & naked angel
came to pierce them with a sword,

who lost their loveboys to the three old shrews of fate the one eyed
shrew of the heterosexual dollar the one eyed shrew that winks out
of the womb and the one eyed shrew that does nothing but sit on
her ass and snip the intellectual golden threads of the craftsman's
loom,

who copulated ecstatic and insatiate with a bottle of beer a sweetheart
a package of cigarettes a candle and fell off the bed, and continued
along the floor and down the hall and ended fainting on the wall
with a vision of ultimate cunt and come eluding the last gyzym of
consciousness,

who sweetened the snatches of a million girls trembling in the sunset,
and were red eyed in the morning but prepared to sweeten the
snatch of the sunrise, flashing buttocks under barns and naked in
the lake,

who went out whoring through Colorado in myriad stolen night-cars,
N.C., secret hero of these poems, cocksman and Adonis of
Denver—joy to the memory of his innumerable lays of girls in
empty lots & diner backyards, moviehouses' rickety rows, on
mountaintops in caves or with gaunt waitresses in familiar
roadside lonely petticoat upliftings & especially secret gas-station
solipsisms of johns, & hometown alleys too,

who faded out in vast sordid movies, were shifted in dreams, woke on
a sudden Manhattan, and picked themselves up out of basements
hung-over with heartless Tokay and horrors of Third Avenue iron
dreams & stumbled to unemployment offices,

who walked all night with their shoes full of blood on the snowbank
docks waiting for a door in the East River to open to a room full of
steam-heat and opium,

who created great suicidal dramas on the apartment cliff-banks of the
Hudson under the wartime blue floodlight of the moon & their
heads shall be crowned with laurel in oblivion,

who ate the lamb stew of the imagination or digested the crab at the
muddy bottom of the rivers of Bowery,

who wept at the romance of the streets with their pushcarts full of
onions and bad music,

who sat in boxes breathing in the darkness under the bridge, and rose
up to build harpsichords in their lofts,

who coughed on the sixth floor of Harlem crowned with flame under

the tubercular sky surrounded by orange crates of theology,
who scribbled all night rocking and rolling over lofty incantations
which in the yellow morning were stanzas of gibberish,
who cooked rotten animals lung heart feet tail borsht & tortillas
dreaming of the pure vegetable kingdom,
who plunged themselves under meat trucks looking for an egg,
who threw their watches off the roof to cast their ballot for Eternity
outside of Time, & alarm clocks fell on their heads every day for
the next decade,
who cut their wrists three times successively unsuccessfully, gave up
and were forced to open antique stores where they thought they
were growing old and cried,
who were burned alive in their innocent flannel suits on Madison
Avenue amid blasts of leaden verse & the tanked-up clatter of the
iron regiments of fashion & the nitroglycerine shrieks of the fairies
of advertising & the mustard gas of sinister intelligent editors, or
were run down by the drunken taxicabs of Absolute Reality,
who jumped off the Brooklyn Bridge this actually happened and
walked away unknown and forgotten into the ghostly daze of
Chinatown soup alleyways & firetrucks, not even one free beer,
who sang out of their windows in despair, fell out of the subway
window, jumped in the filthy Passaic, leaped on negroes, cried all
over the street, danced on broken wineglasses barefoot smashed
phonograph records of nostalgic European 1930s German jazz
finished the whiskey and threw up groaning into the bloody toilet,
moans in their ears and the blast of colossal steamwhistles,
who barreled down the highways of the past journeying to each
other's hotrod-Golgotha jail-solitude watch or Birmingham jazz
incarnation,
who drove crosscountry seventytwo hours to find out if I had a vision
or you had a vision or he had a vision to find out Eternity,
who journeyed to Denver, who died in Denver, who came back to
Denver & waited in vain, who watched over Denver & brooded &
loned in Denver and finally went away to find out the Time, &
now Denver is lonesome for her heroes,
who fell on their knees in hopeless cathedrals praying for each other's
salvation and light and breasts, until the soul illuminated its hair
for a second,

who crashed through their minds in jail waiting for impossible
criminals with golden heads and the charm of reality in their
hearts who sang sweet blues to Alcatraz,
who retired to Mexico to cultivate a habit, or Rocky Mount to tender
Buddha or Tangiers to boys or Southern Pacific to the black
locomotive or Harvard to Narcissus to Woodlawn to the daisy chain
or grave,
who demanded sanity trials accusing the radio of hypnotism & were
left with their insanity & their hands & a hung jury,
who threw potato salad at CCNY lecturers on Dadaism and
subsequently presented themselves on the granite steps of the
madhouse with shaven heads and harlequin speech of suicide,
demanding instantaneous lobotomy,
and who were given instead the concrete void of insulin Metrazol
electricity hydrotherapy psychotherapy pingpong & amnesia,
who in humorless protest overturned only one symbolic pingpong
table, resting briefly in catatonia,
returning years later truly bald except for a wig of blood, and tears
and fingers, to the visible madman doom of the wards of the
madtowns of the East,
Pilgrim State's Rockland's and Greystone's foetid halls, bickering with
the echoes of the soul, rocking and rolling in the midnight
solitude-bench dolmen-realms of love, dream of life a nightmare,
bodies turned to stone as heavy as the moon,
with mother finally *****, and the last fantastic book flung out of the
tenement window, and the last door closed at 4 A.M. and the last
telephone slammed at the wall in reply and the last furnished
room emptied down to the last piece of mental furniture, a yellow
paper rose twisted on a wire hanger in the closet, and even that
imaginary, nothing but a hopeful little bit of hallucination—
ah, Carl, while you are not safe I am not safe, and now you're really in
the total animal soup of time—
and who therefore ran through the icy streets obsessed with a sudden
flash of the alchemy of the use of the ellipsis catalog a variable
measure and the vibrating plane,
who dreamt and made incarnate gaps in Time & Space through
images juxtaposed, and trapped the archangel of the soul between
2 visual images and joined the elemental verbs and set the noun

and dash of consciousness together jumping with sensation of
Pater Omnipotens Aeterne Deus
to recreate the syntax and measure of poor human prose and stand
before you speechless and intelligent and shaking with shame,
rejected yet confessing out the soul to conform to the rhythm of
thought in his naked and endless head,
the madman bum and angel beat in Time, unknown, yet putting down
here what might be left to say in time come after death,
and rose reincarnate in the ghostly clothes of jazz in the goldhorn
shadow of the band and blew the suffering of America's naked
mind for love into an eli eli lamma lamma sabacthani saxophone
cry that shivered the cities down to the last radio
with the absolute heart of the poem of life butchered out of their own
bodies good to eat a thousand years.

II

What sphinx of cement and aluminum bashed open their skulls and
ate up their brains and imagination?
Moloch! Solitude! Filth! Ugliness! Ashcans and unobtainable dollars!
Children screaming under the stairways! Boys sobbing in armies!
Old men weeping in the parks!
Moloch! Moloch! Nightmare of Moloch! Moloch the loveless! Mental
Moloch! Moloch the heavy judger of men!
Moloch the incomprehensible prison! Moloch the crossbone soulless
jailhouse and Congress of sorrows! Moloch whose buildings are
judgment! Moloch the vast stone of war! Moloch the stunned
governments!
Moloch whose mind is pure machinery! Moloch whose blood is
running money! Moloch whose fingers are ten armies! Moloch
whose breast is a cannibal dynamo! Moloch whose ear is a
smoking tomb!
Moloch whose eyes are a thousand blind windows! Moloch whose
skyscrapers stand in the long streets like endless Jehovahs! Moloch
whose factories dream and croak in the fog! Moloch whose
smokestacks and antennae crown the cities!

Moloch whose love is endless oil and stone! Moloch whose soul is
electricity and banks! Moloch whose poverty is the specter of
genius! Moloch whose fate is a cloud of sexless hydrogen! Moloch
whose name is the Mind!

Moloch in whom I sit lonely! Moloch in whom I dream Angels! Crazy
in Moloch! Cocksucker in Moloch! Lacklove and manless in
Moloch!

Moloch who entered my soul early! Moloch in whom I am a
consciousness without a body! Moloch who frightened me out of
my natural ecstasy! Moloch whom I abandon! Wake up in Moloch!
Light streaming out of the sky!

Moloch! Moloch! Robot apartments! invisible suburbs! skeleton
treasuries! blind capitals! demonic industries! spectral nations!
invincible madhouses! granite cocks! monstrous bombs!

They broke their backs lifting Moloch to Heaven! Pavements, trees,
radios, tons! lifting the city to Heaven which exists and is
everywhere about us!

Visions! omens! hallucinations! miracles! ecstasies! gone down the
American river!

Dreams! adorations! illuminations! religions! the whole boatload of
sensitive bullshit!

Breakthroughs! over the river! flips and crucifixions! gone down the
flood! Highs! Epiphanies! Despairs! Ten years' animal screams and
suicides! Minds! New loves! Mad generation! down on the rocks of
Time!

Real holy laughter in the river! They saw it all! the wild eyes! the holy
yells! They bade farewell! They jumped off the roof! to solitude!
waving! carrying flowers! Down to the river! into the street!

III

Carl Solomon! I'm with you in Rockland
where you're madder than I am
I'm with you in Rockland
where you must feel very strange
I'm with you in Rockland

where you imitate the shade of my mother
I'm with you in Rockland
where you've murdered your twelve secretaries
I'm with you in Rockland
where you laugh at this invisible humor
I'm with you in Rockland
where we are great writers on the same dreadful typewriter
I'm with you in Rockland
where your condition has become serious and is reported on the
radio
I'm with you in Rockland
where the faculties of the skull no longer admit the worms of the
senses
I'm with you in Rockland
where you drink the tea of the breasts of the spinsters of Utica
I'm with you in Rockland
where you pun on the bodies of your nurses the harpies of the
Bronx
I'm with you in Rockland
where you scream in a straightjacket that you're losing the game
of the actual pingpong of the abyss
I'm with you in Rockland
where you bang on the catatonic piano the soul is innocent and
immortal it should never die ungodly in an armed madhouse
I'm with you in Rockland
where fifty more shocks will never return your soul to its body
again from its pilgrimage to a cross in the void
I'm with you in Rockland
where you accuse your doctors of insanity and plot the Hebrew
socialist revolution against the fascist national Golgotha
I'm with you in Rockland
where you will split the heavens of Long Island and resurrect
your living human Jesus from the superhuman tomb
I'm with you in Rockland
where there are twentyfive thousand mad comrades all together
singing the final stanzas of the Internationale
I'm with you in Rockland
where we hug and kiss the United States under our bedsheets the

United States that coughs all night and won't let us sleep

I'm with you in Rockland

where we wake up electrified out of the coma by our own souls'
airplanes roaring over the roof they've come to drop angelic
bombs the hospital illuminates itself imaginary walls
collapse O skinny legions run outside O starry-spangled
shock of mercy the eternal war is here O victory forget your
underwear we're free

I'm with you in Rockland

in my dreams you walk dripping from a sea-journey on the
highway across America in tears to the door of my cottage in the
Western night

San Francisco, 1955-1956

Footnote to Howl

Holy! Holy! Holy! Holy! Holy! Holy! Holy! Holy! Holy! Holy!
Holy! Holy! Holy! Holy!
The world is holy! The soul is holy! The skin is holy! The nose is holy!
The tongue and cock and hand and asshole holy!
Everything is holy! everybody's holy! everywhere is holy! everyday is
in eternity! Everyman's an angel!
The bum's as holy as the seraphim! the madman is holy as you my
soul are holy!
The typewriter is holy the poem is holy the voice is holy the hearers
are holy the ecstasy is holy!
Holy Peter holy Allen holy Solomon holy Lucien holy Kerouac holy
Huncke holy Burroughs holy Cassady holy the unknown buggered
and suffering beggars holy the hideous human angels!
Holy my mother in the insane asylum! Holy the cocks of the
grandfathers of Kansas!
Holy the groaning saxophone! Holy the bop apocalypse! Holy the
jazzbands marijuana hipsters peyote pipes & drums!
Holy the solitudes of skyscrapers and pavements! Holy the cafeterias
filled with the millions! Holy the mysterious rivers of tears under
the streets!
Holy the lone juggernaut! Holy the vast lamb of the middleclass! Holy
the crazy shepherds of rebellion! Who digs Los Angeles IS Los
Angeles!
Holy New York Holy San Francisco Holy Peoria & Seattle Holy Paris
Holy Tangiers Holy Moscow Holy Istanbul!
Holy time in eternity holy eternity in time holy the clocks in space
holy the fourth dimension holy the fifth International holy the

Angel in Moloch!

Holy the sea holy the desert holy the railroad holy the locomotive
holy the visions holy the hallucinations holy the miracles holy the
eyeball holy the abyss!

Holy forgiveness! mercy! charity! faith! Holy! Ours! bodies! suffering!
magnanimity!

Holy the supernatural extra brilliant intelligent kindness of the soul!

Berkeley, 1955

A Supermarket in California

What thoughts I have of you tonight, Walt Whitman, for I walked down the sidestreets under the trees with a headache self-conscious looking at the full moon.

In my hungry fatigue, and shopping for images, I went into the neon fruit supermarket, dreaming of your enumerations!

What peaches and what penumbras! Whole families shopping at night! Aisles full of husbands! Wives in the avocados, babies in the tomatoes!—and you, Garcia Lorca, what were you doing down by the watermelons?

I saw you, Walt Whitman, childless, lonely old grubber, poking among the meats in the refrigerator and eyeing the grocery boys.

I heard you asking questions of each: Who killed the pork chops? What price bananas? Are you my Angel?

I wandered in and out of the brilliant stacks of cans following you, and followed in my imagination by the store detective.

We strode down the open corridors together in our solitary fancy tasting artichokes, possessing every frozen delicacy, and never passing the cashier.

Where are we going, Walt Whitman? The doors close in an hour. Which way does your beard point tonight?

(I touch your book and dream of our odyssey in the supermarket and feel absurd.)

Will we walk all night through solitary streets? The trees add shade to shade, lights out in the houses, we'll both be lonely.

Will we stroll dreaming of the lost America of love past blue

automobiles in driveways, home to our silent cottage?

Ah, dear father, graybeard, lonely old courage-teacher, what America did you have when Charon quit poling his ferry and you got out on a smoking bank and stood watching the boat disappear on the black waters of Lethe?

Berkeley, 1955

Transcription of Organ Music

The flower in the glass peanut bottle formerly in the kitchen crooked
to take a place in the light,
the closet door opened, because I used it before, it kindly stayed open
waiting for me, its owner.

I began to feel my misery in pallet on floor, listening to music, my
misery, that's why I want to sing.
The room closed down on me, I expected the presence of the Creator,
I saw my gray painted walls and ceiling, they contained my room,
they contained me
as the sky contained my garden,
I opened my door

The rambler vine climbed up the cottage post, the leaves in the
night still where the day had placed them, the animal heads of the
flowers where they had arisen
to think at the sun

Can I bring back the words? Will thought of transcription haze my
mental open eye?

The kindly search for growth, the gracious desire to exist of the
flowers, my near ecstasy at existing among them

The privilege to witness my existence—you too must seek the sun
...

My books piled up before me for my use
waiting in space where I placed them, they haven't disappeared,

time's left its remnants and qualities for me to use—my words piled up, my texts, my manuscripts, my loves.

I had a moment of clarity, saw the feeling in the heart of things, walked out to the garden crying.

Saw the red blossoms in the night light, sun's gone, they had all grown, in a moment, and were waiting stopped in time for the day sun to come and give them....

Flowers which as in a dream at sunset I watered faithfully not knowing how much I loved them.

I am so lonely in my glory—except they too out there—I looked up—those red bush blossoms beckoning and peering in the window waiting in the blind love, their leaves too have hope and are upturned top flat to the sky to receive—all creation open to receive—the flat earth itself.

The music descends, as does the tall bending stalk of the heavy blossom, because it has to, to stay alive, to continue to the last drop of joy.

The world knows the love that's in its breast as in the flower, the suffering lonely world.

The Father is merciful.

The light socket is crudely attached to the ceiling, after the house was built, to receive a plug which sticks in it alright, and serves my phonograph now ...

The closet door is open for me, where I left it, since I left it open, it has graciously stayed open.

The kitchen has no door, the hole there will admit me should I wish to enter the kitchen.

I remember when I first got laid, H.P. graciously took my cherry, I sat on the docks of Provincetown, age 23, joyful, elevated in hope with the Father, the door to the womb was open to admit me if I wished to enter.

There are unused electricity plugs all over my house if I ever needed them.

The kitchen window is open, to admit air ...

The telephone—sad to relate—sits on the floor—I haven't had the

money to get it connected—

I want people to bow when they see me and say he is gifted with poetry, he has seen the presence of the Creator.

And the Creator gave me a shot of his presence to gratify my wish, so as not to cheat me of my yearning for him.

Berkeley, 1955

Sunflower Sutra

I walked on the banks of the tincan banana dock and sat down under the huge shade of a Southern Pacific locomotive to look at the sunset over the box house hills and cry.

Jack Kerouac sat beside me on a busted rusty iron pole, companion, we thought the same thoughts of the soul, bleak and blue and sad-eyed, surrounded by the gnarled steel roots of trees of machinery.

The oily water on the river mirrored the red sky, sun sank on top of final Frisco peaks, no fish in that stream, no hermit in those mounts, just ourselves rheumy-eyed and hungover like old bums on the riverbank, tired and wily.

Look at the Sunflower, he said, there was a dead gray shadow against the sky, big as a man, sitting dry on top of a pile of ancient sawdust—

—I rushed up enchanted—it was my first sunflower, memories of Blake—my visions—Harlem

and Hells of the Eastern rivers, bridges clanking Joes Greasy Sandwiches, dead baby carriages, black treadless tires forgotten and unretreaded, the poem of the riverbank, condoms & pots, steel knives, nothing stainless, only the dank muck and the razor-sharp artifacts passing into the past—

and the gray Sunflower poised against the sunset, crackly bleak and dusty with the smut and smog and smoke of olden locomotives in its eye—

corolla of bleary spikes pushed down and broken like a battered crown, seeds fallen out of its face, soon-to-be-toothless mouth of sunny air, sunrays obliterated on its hairy head like a dried wire spiderweb,

leaves stuck out like arms out of the stem, gestures from the sawdust root, broke pieces of plaster fallen out of the black twigs, a dead fly in its ear,

Unholy battered old thing you were, my sunflower O my soul, I loved you then!

The grime was no man's grime but death and human locomotives, all that dress of dust, that veil of darkened railroad skin, that smog of cheek, that eyelid of black mis'ry, that sooty hand or phallus or protuberance of artificial worse-than-dirt—industrial—modern—all that civilization spotting your crazy golden crown—

and those thoughts of death and dusty loveless eyes and ends and withered roots below, in the home-pile of sand and sawdust, rubber dollar bills, skin of machinery, the guts and innards of the weeping coughing car, the empty lonely tincans with their rusty tongues alack, what more could I name, the smoked ashes of some cock cigar, the cunts of wheelbarrows and the milky breasts of cars, wornout asses out of chairs & sphincters of dynamos—all these

entangled in your mummied roots—and you there standing before me in the sunset, all your glory in your form!

A perfect beauty of a sunflower! a perfect excellent lovely sunflower existence! a sweet natural eye to the new hip moon, woke up alive and excited grasping in the sunset shadow sunrise golden monthly breeze!

How many flies buzzed round you innocent of your grime, while you cursed the heavens of the railroad and your flower soul?

Poor dead flower? when did you forget you were a flower? when did you look at your skin and decide you were an impotent dirty old locomotive? the ghost of a locomotive? the specter and shade of a once powerful mad American locomotive?

You were never no locomotive, Sunflower, you were a sunflower!

And you Locomotive, you are a locomotive, forget me not!

So I grabbed up the skeleton thick sunflower and stuck it at my side like a scepter,

and deliver my sermon to my soul, and Jack's soul too, and anyone who'll listen,

—We're not our skin of grime, we're not dread bleak dusty imageless locomotives, we're all beautiful golden sunflowers inside, we're

blessed by our own seed & golden hairy naked accomplishment-
bodies growing into mad black formal sunflowers in the sunset,
spied on by our eyes under the shadow of the mad locomotive
riverbank sunset Frisco hilly tincan evening sitdown
vision.

Berkeley, 1955

America

America I've given you all and now I'm nothing.
America two dollars and twentyseven cents January 17, 1956.
I can't stand my own mind.
America when will we end the human war?
Go fuck yourself with your atom bomb.
I don't feel good don't bother me.
I won't write my poem till I'm in my right mind.
America when will you be angelic?
When will you take off your clothes?
When will you look at yourself through the grave?
When will you be worthy of your million Trotskyites?
America why are your libraries full of tears?
America when will you send your eggs to India?
I'm sick of your insane demands.
When can I go into the supermarket and buy what I need with my
good looks?
America after all it is you and I who are perfect not the next world.
Your machinery is too much for me.
You made me want to be a saint.
There must be some other way to settle this argument.
Burroughs is in Tangiers I don't think he'll come back it's sinister.
Are you being sinister or is this some form of practical joke?
I'm trying to come to the point.
I refuse to give up my obsession.
America stop pushing I know what I'm doing.
America the plum blossoms are falling.
I haven't read the newspapers for months, everyday somebody goes

on trial for murder.
America I feel sentimental about the Wobblies.
America I used to be a communist when I was a kid I'm not sorry.
I smoke marijuana every chance I get.
I sit in my house for days on end and stare at the roses in the closet.
When I go to Chinatown I get drunk and never get laid.
My mind is made up there's going to be trouble.
You should have seen me reading Marx.
My psychoanalyst thinks I'm perfectly right.
I won't say the Lord's Prayer.
I have mystical visions and cosmic vibrations.
America I still haven't told you what you did to Uncle Max after he
came over from Russia.

I'm addressing you.
Are you going to let your emotional life be run by Time Magazine?
I'm obsessed by Time Magazine.
I read it every week.
Its cover stares at me every time I slink past the corner candystore.
I read it in the basement of the Berkeley Public Library.
It's always telling me about responsibility. Businessmen are serious.
Movie producers are serious. Everybody's serious but me.
It occurs to me that I am America.
I am talking to myself again.

Asia is rising against me.
I haven't got a chinaman's chance.
I'd better consider my national resources.
My national resources consist of two joints of marijuana millions of
genitals an unpublishable private literature that goes 1400 miles
an hour and twentyfive-thousand mental institutions.
I say nothing about my prisons nor the millions of underprivileged
who live in my flowerpots under the light of five hundred suns.
I have abolished the whorehouses of France, Tangiers is the next to
go.
My ambition is to be President despite the fact that I'm a Catholic.

America how can I write a holy litany in your silly mood?

I will continue like Henry Ford my strophes are as individual as his automobiles more so they're all different sexes.

America I will sell you strophes \$2500 apiece \$500 down on your old strophe

America free Tom Mooney

America save the Spanish Loyalists

America Sacco & Vanzetti must not die

America I am the Scottsboro boys.

America when I was seven momma took me to Communist Cell meetings they sold us garbanzos a handful per ticket a ticket costs a nickel and the speeches were free everybody was angelic and sentimental about the workers it was all so sincere you have no idea what a good thing the party was in 1835 Scott Nearing was a grand old man a real mensch Mother Bloor made me cry I once saw Israel Amter plain. Everybody must have been a spy.

America you don't really want to go to war.

America its them bad Russians.

Them Russians them Russians and them Chinamen. And them Russians.

The Russia wants to eat us alive. The Russia's power mad. She wants to take our cars from out our garages.

Her wants to grab Chicago. Her needs a Red Reader's Digest. Her wants our auto plants in Siberia. Him big bureaucracy running our fillingstations.

That no good. Ugh. Him make Indians learn read. Him need big black niggers. Hah. Her make us all work sixteen hours a day. Help.

America this is quite serious.

America this is the impression I get from looking in the television set.

America is this correct?

I'd better get right down to the job.

It's true I don't want to join the Army or turn lathes in precision parts factories, I'm nearsighted and psychopathic anyway.

America I'm putting my queer shoulder to the wheel.

In the Baggage Room at Greyhound

I

In the depths of the Greyhound Terminal
sitting dumbly on a baggage truck looking at the sky waiting for the
Los Angeles Express to depart
worrying about eternity over the Post Office roof in the nighttime red
downtown heaven
staring through my eyeglasses I realized shuddering these thoughts
were not eternity, nor the poverty of our lives, irritable baggage
clerks,
nor the millions of weeping relatives surrounding the buses waving
goodbye,
nor other millions of the poor rushing around from city to city to see
their loved ones,
nor an indian dead with fright talking to a huge cop by the Coke
machine,
nor this trembling old lady with a cane taking the last trip of her life,
nor the red capped cynical porter collecting his quarters and smiling
over the smashed baggage,
nor me looking around at the horrible dream,
nor mustached negro Operating Clerk named Spade, dealing out with
his marvelous long hand the fate of thousands of express packages,
nor fairy Sam in the basement limping from leaden trunk to trunk,
nor Joe at the counter with his nervous breakdown smiling cowardly
at the customers,
nor the grayish-green whale's stomach interior loft where we keep the

baggage in hideous racks,
hundreds of suitcases full of tragedy rocking back and forth waiting to
be opened,
nor the baggage that's lost, nor damaged handles, nameplates
vanished, busted wires & broken ropes, whole trunks exploding on
the concrete floor,
nor seabags emptied into the night in the final warehouse.

II

Yet Spade reminded me of Angel, unloading a bus,
dressed in blue overalls black face official Angel's workman cap,
pushing with his belly a huge tin horse piled high with black baggage,
looking up as he passed the yellow light bulb of the loft
and holding high on his arm an iron shepherd's crook.

III

It was the racks, I realized, sitting myself on top of them now as is my
wont at lunchtime to rest my tired foot,
it was the racks, great wooden shelves and stanchions posts and
beams assembled floor to roof jumbled with baggage,
—the Japanese white metal postwar trunk gaudily flowered & headed
for Fort Bragg,
one Mexican green paper package in purple rope adorned with names
for Nogales,
hundreds of radiators all at once for Eureka,
crates of Hawaiian underwear,
rolls of posters scattered over the Peninsula, nuts to Sacramento,
one human eye for Napa,
an aluminum box of human blood for Stockton
and a little red package of teeth for Calistoga—
it was the racks and these on the racks I saw naked in electric light
the night before I quit,

the racks were created to hang our possessions, to keep us together, a
temporary shift in space,
God's only way of building the rickety structure of Time,
to hold the bags to send on the roads, to carry our luggage from place
to place
looking for a bus to ride us back home to Eternity where the heart
was left and farewell tears began.

IV

A swarm of baggage sitting by the counter as the transcontinental bus
pulls in.
The clock registering 12:15 A.M., May 9, 1956, the second hand
moving forward, red.
Getting ready to load my last bus.—Farewell, Walnut Creek Richmond
Vallejo Portland Pacific Highway
Fleet-footed Quicksilver, God of transience.
One last package sits lone at midnight sticking up out of the Coast
rack high as the dusty fluorescent light.

The wage they pay us is too low to live on. Tragedy reduced to
numbers.

This for the poor shepherds. I am a communist.

Farewell ye Greyhound where I suffered so much,
hurt my knee and scraped my hand and built my pectoral muscles big
as vagina.

Psalm III

To God: to illuminate all men. Beginning with Skid Road.
Let Occidental and Washington be transformed into a higher place,
the plaza of eternity.
Illuminate the welders in shipyards with the brilliance of their
torches.
Let the crane operator lift up his arms for joy.
Let elevators creak and speak, ascending and descending in awe.
Let the mercy of the flower's direction beckon in the eye.
Let the straight flower bespeak its purpose in straightness—to seek the
light.
Let the crooked flower bespeak its purpose in crookedness—to seek
the light.
Let the crookedness and straightness bespeak the light.
Let Puget Sound be a blast of light.
I feed on your Name like a cockroach on a crumb—this cockroach is
holy.

Seattle, 1956

EARLIER POEMS



An Asphodel

O dear sweet rosy
 unattainable desire
... how sad, no way
 to change the mad
cultivated asphodel, the
 visible reality ...

and skin's appalling
 petals—how inspired
to be so lying in the living
 room drunk naked
and dreaming, in the absence
 of electricity ...
over and over eating the low root
 of the asphodel,
gray fate ...

 rolling in generation
on the flowery couch
 as on a bank in Arden—
my only rose tonite's the treat
 of my own nudity.

The Green Automobile

If I had a Green Automobile
I'd go find my old companion
in his house on the Western ocean.
Ha! Ha! Ha! Ha! Ha!

I'd honk my horn at his manly gate,
inside his wife and three
children sprawl naked
on the living room floor.

He'd come running out
to my car full of heroic beer
and jump screaming at the wheel
for he is the greater driver.

We'd pilgrimage to the highest mount
of our earlier Rocky Mountain visions
laughing in each others arms,
delight surpassing the highest Rockies,

and after old agony, drunk with new years,
bounding toward the snowy horizon
blasting the dashboard with original bop
hot rod on the mountain

we'd batter up the cloudy highway
where angels of anxiety
careen through the trees

and scream out of the engine.

We'd burn all night on the jackpine peak
seen from Denver in the summer dark,
forestlike unnatural radiance
illuminating the mountaintop:

childhood youthtime age & eternity
would open like sweet trees
in the nights of another spring
and dumbfound us with love,

for we can see together
the beauty of souls
hidden like diamonds
in the clock of the world,

like Chinese magicians can
confound the immortals
with our intellectuality
hidden in the mist,

in the Green Automobile
which I have invented
imagined and visioned
on the roads of the world

more real than the engine
on a track in the desert
purer than Greyhound and
swifter than physical jetplane.

Denver! Denver! we'll return
roaring across the City & County Building lawn
which catches the pure emerald flame
streaming in the wake of our auto.

This time we'll buy up the city!
I cashed a great check in my skull bank

to found a miraculous college of the body
up on the bus terminal roof.

But first we'll drive the stations of downtown,
poolhall flophouse jazzjoint jail
whorehouse down Folsom
to the darkest alleys of Larimer

paying respects to Denver's father
lost on the railroad tracks,
stupor of wine and silence
hallowing the slum of his decades,

salute him and his saintly suitcase
of dark muscatel, drink
and smash the sweet bottles
on Diesels in allegiance.

Then we go driving drunk on boulevards
where armies march and still parade
staggering under the invisible
banner of Reality—

hurtling through the street
in the auto of our fate
we share an archangelic cigarette
and tell each others' fortunes:

fames of supernatural illumination,
bleak rainy gaps of time,
great art learned in desolation
and we beat apart after six decades. . . .

and on an asphalt crossroad,
deal with each other in princely
gentleness once more, recalling
famous dead talks of other cities.

The windshield's full of tears,

rain wets our naked breasts,
we kneel together in the shade
amid the traffic of night in paradise

and now renew the solitary vow
we made each other take
in Texas, once:

I can't inscribe here. . . .

.

.

How many Saturday nights will be
made drunken by this legend?
How will young Denver come to mourn
her forgotten sexual angel?

How many boys will strike the black piano
in imitation of the excess of a native saint?
Or girls fall wanton under his spectre in the high
schools of melancholy night?

While all the time in Eternity
in the wan light of this poem's radio
we'll sit behind forgotten shades
hearkening the lost jazz of all Saturdays.

Neal, we'll be real heroes now
in a war between our cocks and time:
let's be the angels of the world's desire
and take the world to bed with us before we die.

Sleeping alone, or with companion,
girl or fairy sheep or dream,
I'll fail of lacklove, you, satiety:
all men fall, our fathers fell before,

but resurrecting that lost flesh
is but a moment's work of mind:
an ageless monument to love

in the imagination:

memorial built out of our own bodies
consumed by the invisible poem—
We'll shudder in Denver and endure
though blood and wrinkles blind our eyes.

So this Green Automobile:
I give you in flight
a present, a present
from my imagination.

We will go riding
over the Rockies,
we'll go on riding
all night long until dawn,

then back to your railroad, the SP
your house and your children
and broken leg destiny
you'll ride down the plains

in the morning: and back
to my visions, my office
and eastern apartment
I'll return to New York.

NY, 1953

Song

The weight of the world
is love.

Under the burden
of solitude,
under the burden
of dissatisfaction

the weight,
the weight we carry
is love.

Who can deny?
In dreams
it touches
the body,
in thought
constructs
a miracle,
in imagination
anguishes
till born
in human—

looks out of the heart
burning with purity—
for the burden of life
is love,

but we carry the weight
warily,
and so must rest
in the arms of love
at last,
must rest in the arms
of love.

No rest
without love,
no sleep
without dreams
of love—
be mad or chill
obsessed with angels
or machines,
the final wish
is love—
cannot be bitter,
cannot deny,
cannot withhold
if denied:

the weight is too heavy

—must give
for no return
as thought
is given
in solitude
in all the excellence
of its excess.

The warm bodies
shine together
in the darkness,
the hand moves
to the center

of the flesh,
the skin trembles
in happiness
and the soul comes
joyful to the eye—

yes, yes,
that's what
I wanted,
I always wanted,
I always wanted,
to return
to the body
where I was born.

Wild Orphan

Blandly mother
takes him strolling
by railroad and by river
—he's the son of the absconded
hot rod angel—
and he imagines cars
and rides them in his dreams,

so lonely growing up among
the imaginary automobiles
and dead souls of Tarrytown

to create
out of his own imagination
the beauty of his wild
forebears—a mythology
he cannot inherit.

Will he later hallucinate
his gods? Waking
among mysteries with
an insane gleam
of recollection?

The recognition—
something so rare
in his soul,

met only in dreams
—nostalgias
of another life.

A question of the soul.
And the injured
losing their injury
in their innocence
—a cock, a cross,
an excellence of love.

And the father grieves
in flophouse
complexities of memory
a thousand miles
away, unknowing
of the unexpected
youthful stranger
bumming toward his door.

In Back of the Real

railroad yard in San Jose
I wandered desolate
in front of a tank factory
and sat on a bench
near the switchman's shack.

A flower lay on the hay on
the asphalt highway
—the dread hay flower
I thought—It had a
brittle black stem and
corolla of yellowish dirty
spikes like Jesus' inchlong
crown, and a soiled
dry center cotton tuft
like a used shaving brush
that's been lying under
the garage for a year.

Yellow, yellow flower, and
flower of industry,
tough spiky ugly flower,
flower nonetheless,
with the form of the great yellow
Rose in your brain!
This is the flower of the World.



Christian Bourgois éditeur
116 rue du Bac / 75007 Paris

www.bourgoisediteur.fr

Titre original : *Howl and other poems*

Le traducteur tient à remercier les plus grands esprits de sa génération :
Antoine Cazé, Jim Carroll, Rob Couteau (*the American author*),
Daniel Levin-Becker et Steve Weeks.

© Allen Ginsberg, 1956
All rights reserved

Postface extraite de *Histoire de la littérature américaine 1939-1989*
de Pierre-Yves Pétillon

© Librairie Arthème Fayard 1992, 2003

© Christian Bourgois éditeur, 2022, pour la traduction française
© Christian Bourgois éditeur 2022, pour l'édition numérique

Le Format epub a été préparé par
[NordCompo](#)
à partir de l'édition papier du même ouvrage
Réalisation : [NordCompo](#)
Impression : NIL à Clamecy (Nièvre)
Dépôt légal : septembre 2022
N° d'édition : 2551
ISBN : 9782267046670 / Imprimé en France
ISBN ePub : 9782267052961